IMAGES

MOISSON ET LABOUR
en Cyrénaïque (Voir page 6)

L'HEBDOMADAIRE DE L'ACTUALITE

30 millièmes

No. 735 — LE CAIRE (EGYPTE)
10 OCTOBRE 1943

GRANDES MANOEUVRES dans la Manche

Il y a quelque temps, un grand nombre de navires et de chalands alliés sillonnaient la Manche, faisant croire à un envahissement des côtes françaises. Il n'en était rien, car il s'agissait de simples manœuvres. Voici deux photos prises au cours de ces exercices amphibies qui se sont déroulés, sous le nez de l'ennemi, sur une très grande échelle. Ci-dessus : Sans coup férir, une armada alliée fut organisée à travers la Manche jusqu'à près de cinquante kilomètres de la côte française. Pas une seule batterie côtière n'ouvrit le feu sur les unités alliées. Ci-contre : des exercices de débarquement ont été exécutés au cours des manœuvres. Voici un camion muni d'un canon antiaérien descendant d'un chaland spécial.

LES DIVERTISSEMENTS DE LA VIIIème ARMEE

En Tripolitaine se trouve le Camp de Repos de la Huitième Armée, situé sur les rives de la Méditerranée. Ici pas de réveil subit, ni de fatigue, rien qui puisse troubler le repos du soldat qui revient du champ de bataille pour un bref repos. Le commandant-major R. Hyland R.T.R. a organisé des sports de toutes sortes : football, cricket, galas de natation, etc., et pour les soirées, des concerts, des représentations cinématographiques et des programmes radiophoniques diffusés par les amplificateurs du camp. Toutes les corvées et la cuisine sont faites par des prisonniers de guerre italiens qui jouissent d'une liberté relative sous le contrôle d'un soldat britannique. Ci-dessous : une vue générale de la plage au cours d'un concours de plongeons. Le sport est toujours roi.



Ce jeu de cartes paraît fort spectaculaire. Il se déroule au « Best Café », à l'abri de parasols.

Ci-dessous : un des participants du concours s'élance du haut du plongeoir, les jambes pliées d'une façon peu orthodoxe. Le jury veille attentivement.





L'ECRAN DE LA SEMAINE

LE COUT de la guerre

La nouvelle de la mission du maréchal Smuts à Londres suscite les commentaires les plus divers. Suivant les milieux semi-officiels, il sera principalement consulté sur la construction ou plus exactement la reconstruction du monde d'après-guerre. Pour reprendre les termes mêmes de la dépêche qui l'annonce, « sa coopération dans la préparation des plans d'un monde meilleur sera peut-être la mission la plus sensationnelle de toutes ses visites à l'étranger ».

C'est dire à quel point les dirigeants anglo-saxons sont préoccupés des problèmes que soulève l'après-guerre. Ainsi que M. Coulondre, ambassadeur de France à Berlin, l'avait pathétiquement souligné à Hitler, aux premiers et sombres jours de septembre 1939, c'est toute la civilisation occidentale que ce nouveau conflit mondial menaçait d'engloutir. Si les Nations Unies ont mis au premier plan de leurs préoccupations la sauvegarde des valeurs humaines, le côté matériel de la guerre a été, cependant, véritablement catastrophique. Ce que Hitler a coûté et coûte encore au monde se chiffre par des sommes astronomiques.

Un économiste spécialisé dans ces questions, M. Léon S. Wellstone, l'a évalué pour les armements seuls à cinq cents billions de dollars. Son estimation est d'autant plus digne de foi qu'il est attaché à la Division des Informations Commerciales et Economiques du Département du Commerce Américain et qu'il possède à ce titre une documentation sérieuse. M. Wellstone est arrivé à ce total en additionnant simplement les budgets de guerre de la Grande-Bretagne, de la France et de l'Union Soviétique depuis 1932, année de l'avènement de Hitler au pouvoir. Pour les Etats-Unis, il part de l'année 1940 bien que le Führer eût déjà coûté indirectement aux Américains de nombreux billions en crédits aux nations alliées.

Mais cela n'est pas tout. Comme le souligne M. Wellstone, la guerre continue. Même si Hitler devait être défait vers la fin de l'année 1943, l'argent qui devra être dépensé en tanks, en avions, en canons et en munitions pour atteindre ce résultat excédera 150 billions de dollars (les dépenses américaines à elles seules s'élèveront à 97 billions de dollars).

A ce bilan déficitaire, il faut ajouter la paralysie du commerce, les pertes maritimes, et les grandes dépenses des pays neutres et des pays de l'Amérique du Sud qui ne s'élèvent pas à moins de 3.000.000.000 de dollars.

De plus, suivant l'expérience de la Grande Guerre, la valeur de la propriété détruite du fait de la guerre est plus ou moins égale à la somme dépensée pour les armements. Ainsi, le prix de la guerre se monte actuellement à un millier de billions ou à un trillion de dollars. Des statisticiens ont calculé qu'avec une telle somme l'on aurait pu construire des maisons confortables de cinq pièces pour toutes les familles du monde, ou bien assurer l'instruction élémentaire de 400.000.000 d'enfants pendant 25 années, ou encore bâtir un hôpital d'un million de dollars pour chaque communauté de 2.000 habitants à travers le monde, ou enfin construire 56.000.000 de kilomètres de routes asphaltées de six mètres de large.

Ces chiffres donnent une idée du travail de reconstruction qui devra être entrepris. A cette tâche gigantesque, toutes les nations du monde devront participer activement.

• Le Canada tient aujourd'hui le quatrième rang parmi les nations productrices de matériel de guerre, venant immédiatement après les Etats-Unis, la Grande-Bretagne et la Russie. Production mensuelle : 400 avions, 20.000 voitures, 2.250 autos blindées, 130 navires de guerre (navires d'escorte, cargos armés, patrouilleurs), 4.700 canons de gros calibre, 65.000 armes automatiques, 260.000 obus, 125 millions de cartouches, 50.000 tonnes d'explosifs et de produits chimiques.



LA NOUVELLE MARCHE SUR ROME

La bataille pour Rome a commencé par la chute de Naples. Kesselring, ramenant ses hommes vers le nord, essaya de constituer une nouvelle ligne de défense sur le Volturno et s'étendant jusqu'à Termoli. Mais la tactique du général Alexander a réservé au maréchal nazi de bien désagréables surprises jusqu'ici et le débarquement des commandos britanniques derrière la ligne allemande a obligé l'ennemi de se retirer plus au nord. Les Britanniques débarqués à Termoli ont fait leur jonction avec les armées avançant sur le littoral adriatique et repoussé plusieurs contre-attaques allemandes. L'avance de la Cinquième Armée, commandée par le général Clark poussant au nord de Benevento, et l'établissement de sa tête de pont sur le Volturno devront probablement faire changer le plan du maréchal Kesselring de tenir au nord de Naples.

Les chemins de l'Europe

Colonel en retraite dans l'armée américaine, Conrad H. Lanza — hier encore un inconnu — a acquis une grande notoriété aux Etats-Unis grâce aux études documentées qu'il publie de temps à autre sur les sujets militaires d'actualité. Les opinions qu'il exprima furent confirmées souvent par les événements.

Le colonel Lanza publia récemment, dans le « Field Artillery Journal », un article intitulé « Les chemins de l'Europe » dans lequel il étudia minutieusement le problème de l'invasion du continent européen, indiquant les lieux où un débarquement éventuel pourrait être effectué avec le plus de chances de succès. Voici le résumé de son article que reproduit la revue américaine « Time » :

1. — La partie de la côte s'étendant entre Oslo et Kristiansand se prêterait le mieux à un débarquement en Norvège. On y trouve des fjords assez larges qui permettent le déploiement des opérations amphibies, des routes en très bon état et des lignes ferroviaires suffisantes pour une invasion rapide. Une attaque contre le sud de la Norvège devrait être supportée par deux autres attaques, déclenchées en manière de diversion, contre les côtes du nord et de l'ouest. Opposition probable : 6 à 14 divisions allemandes.

2. — L'invasion du Danemark ne pourrait être effectuée avec succès sans l'occupation préalable de la Norvège. Une offensive dirigée dans cette direction ouvrirait certes la route de Berlin. Mais les côtes danoises sont très solidement fortifiées et le haut commandement allemand pourrait rapidement concentrer une quarantaine de divisions contre les envahisseurs. Une telle expédition s'avère donc difficile.

3. — Une invasion des côtes allemandes ou néerlandaises (à l'est de Texel) mettrait les Alliés à portée de Berlin (distance approximative : 300 kilomètres). Un plan semblable n'est cependant pas à conseiller. Ces côtes sont très bien défendues et la facilité des communications permettrait aux défenseurs de concentrer de très grandes forces aux points de débarquement (plus de 50 divisions). L'invasion de l'Allemagne ne pourrait d'ailleurs s'accomplir avec succès sans l'occupation préalable du Danemark.

4. — Un débarquement en Belgique ou en Hollande (au sud de Texel) offre quelques avantages. La distance séparant la Grande-Bretagne des points choisis pour l'invasion est assez courte (150 kms) pour maintenir une ombrelle aérienne et pour assurer l'envoi prompt des renforts. Difficulté probable : le système de fortifications construit sur le modèle de la ligne Siegfried et connu sous le nom de « Mur de l'Atlantique ».

5. — L'invasion de la France du Nord paraît relativement facile, étant donné la distance très courte qui sépare ce pays de la Grande-Bretagne. Des opérations amphibies effectuées à travers la Manche nécessiteraient cependant la participation de millions de soldats et la constitution immédiate d'un immense front qui s'étendrait — comme durant l'autre guerre — de la Manche à la frontière suisse.

6. — Un autre plan serait de débarquer une cinquantaine de divisions au sud de Bordeaux et d'essayer de former un front plus réduit. Ce front irait, par exemple, de Bayonne à Perpignan et aurait pour effet d'isoler l'Espagne de l'Axe. Il donnerait au général Franco la possibilité de collaborer activement avec les Nations Unies sans crainte de représailles aériennes.

7. — Les meilleurs points d'invasion sur les côtes de la France méditerranéenne sont situés à l'ouest de Toulon, car ils offrent la possibilité d'une avance rapide à travers la vallée du Rhône. Afin d'investir Marseille, des débarquements devraient être faits simultanément à Sète et près de Narbonne, à l'ouest du grand port français. Les forces armées qui prendraient pied dans cette région devraient avancer en direction de Bordeaux pour joindre d'autres forces alliées qui seraient débarquées sur la côte de l'Atlantique.

8. — L'occupation de la Sicile, de la Sardaigne et de la Corse ne permet pas une invasion de l'Italie septentrionale à cause des barrières naturelles formées par les montagnes. Une avance sur les côtes italiennes de l'Adriatique serait moins coûteuse et plus rapide, à condition d'occuper d'abord l'Italie du Sud et une partie des côtes yougoslaves. (Cette prédiction s'est réalisée, car l'article a été rédigé avant l'invasion de l'Italie.)

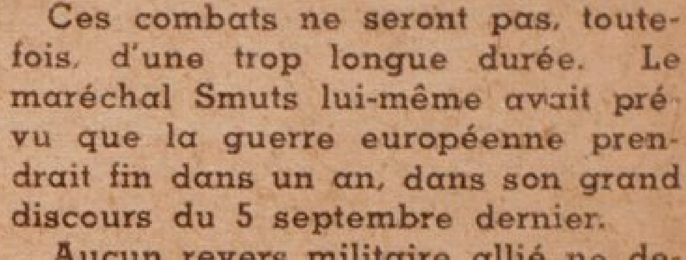
9. — En Méditerranée orientale, l'île de Crète, Kythera, Scarpanto et Rhodes doivent être investis avant l'invasion de la Grèce. Pour conquérir la Grèce, le meilleur moyen serait d'attaquer Salonique et de progresser ensuite en direction sud-ouest afin d'occuper Athènes.

Le colonel Lanza conclut ainsi son exposé : Etant donné la force de l'ennemi, une invasion comprenant quelques dizaines de divisions n'offrirait pas beaucoup de chances de succès. Afin de constituer un second front, l'emploi de très grandes forces est nécessaire. Il est également indispensable de frapper en plusieurs endroits à la fois. C'est une tâche lourde et fort difficile.

La semaine

Parce que de grandes victoires militaires et politiques ont été enregistrées par les Alliés en Russie et en Méditerranée cet été, d'aucuns ont cru que la guerre était terminée, du moins en Europe. Malheureusement la guerre n'est pas encore terminée. La décision devra être emportée sur le champ de bataille, contre un adversaire puissant et résolu.

Le maréchal Smuts, un des génies de notre époque, l'a rappelé sans équivoque lors de son passage au Caire cette semaine. « Ecartez de votre esprit toute illusion que la guerre approche de sa fin, a-t-il dit... Je suis convaincu que nous avons encore à livrer les combats les plus durs et les plus sanglants de cette guerre. »



Ces combats ne seront pas, toutefois, d'une trop longue durée. Le maréchal Smuts lui-même avait prévu que la guerre européenne prendrait fin dans un an, dans son grand discours du 5 septembre dernier.

Aucun revers militaire allié ne devra marquer la cinquième année de guerre. Pour les opérations majeures à venir, le mot d'ordre demeure : pas de risques excessifs, ne frapper qu'avec le maximum de chances de succès.

L'état-major allemand ne compte pas uniquement sur un succès militaire pour renverser la situation présente et même gagner la guerre. Il table aussi sur une victoire de ses services diplomatiques et de propagande qui aurait pour effet de rompre ou, tout au moins, de miner cette formidable coalition des Anglo-Américains avec les Russes, constituée et cimentée par ses propres fautes et ses mauvais calculs. Il vise à une nouvelle édition de ses intrigues du printemps dernier qui amenèrent la rupture des relations diplomatiques entre l'U.R.S.S. et la Pologne.

De ce côté, tout danger sera bientôt écarté. Les Etats-Unis, la Grande-Bretagne et l'U.R.S.S. sont de plus en plus conscients de la nécessité d'une étroite collaboration entre eux dans la guerre et dans la paix. De part et d'autre, on constate un désir manifeste pour une entente durable. Une révolution s'opère dans les politiques traditionnelles des grandes puissances, sous l'impulsion de chefs réalistes et éclairés, appuyés par une opinion publique éveillée.

Dans cet ordre d'idées, nous soulignerons parmi les événements marquants de ces dernires jours :

— La nomination de M. Vishinsky comme représentant de l'U.R.S.S. à la Commission Méditerranéenne inter-Alliée ;

— les progrès des préparatifs pour la conférence des ministres des Affaires Etrangères à Moscou ;

— la nomination de M. Averell Harriman comme envoyé des Etats-Unis au Kremlin.

Homme de confiance du président Roosevelt, M. Harriman pourra jouer un grand rôle dans les relations futures entre les deux puissances.

Après avoir duré une centaine de jours, la grande offensive russe s'est ralentie. Sauf en Russie Blanche où des opérations sont en cours, l'Armée Rouge, qui a atteint son premier grand objectif, prépare de nouveaux plans et de nouvelles attaques.

Les prochains mouvements semblent devoir se produire au sud. Le sort de la Crimée en dépendra.

La reddition italienne a permis aux forces alliées de réaliser un certain nombre de succès à peu de frais. La Sardaigne et la Corse sont aujourd'hui définitivement libérées. D'autres positions situées dans le dispositif de défense ennemi (les îles de la mer Egée et la côte dalmate) sont menacées.

Ce sont là des opérations secondaires, dont l'issue défavorable serait sans effet sur la bonne exécution des principaux plans alliés.

La marche sur Rome se poursuit, elle, inexorablement, comme toutes les entreprises auxquelles participe le général Montgomery.

J. A.

Le cas WEYGAND

par LEON MARCHAL

M. Léon Marchal vient de publier au Canada un livre sur la France de Vichy intitulé « De Pétain à Laval ». Après l'armistice, M. Marchal fit trois séjours à Vichy jusqu'au 13 mars 1941, après quoi il fut nommé conseiller à l'ambassade de France à Washington. Le 21 avril 1942, à la suite du retour de Laval au pouvoir, il se rallia à de Gaulle.

C'est dire que M. Marchal est bien placé pour nous parler de la France et de ses dirigeants, et le chapitre réservé au général Weygand jette une nouvelle lumière sur le cas du généralissime de la capitulation.

L'auteur reconnaît « qu'il a fait preuve d'une rare abnégation en acceptant la responsabilité de la conduite des opérations au moment où la situation était déjà presque compromise ».

Mais il relève que Weygand a dirigé à Paris, de novembre 1924 à janvier 1930, le centre des hautes études militaires. Il fut ensuite, jusqu'en janvier 1935, chef d'état-major général, vice-président du conseil supérieur de la guerre et inspecteur général de l'armée. On ne peut donc pas ne pas le rendre responsable de la situation déficiente dans laquelle se trouvait l'armée française au moment des hostilités.

C'est lui aussi qui signa l'armistice aux côtés de Pétain, encourant ainsi une grave responsabilité à l'égard de son pays.

Nous reproduisons ici des extraits du chapitre consacré par M. Marchal à l'ancien généralissime.

La conduite du général Weygand au lendemain de l'armistice montre qu'à l'exemple du maréchal Pétain, il entretenait de grandes illusions sur la possibilité de préserver l'indépendance du gouvernement, malgré l'occupation des deux tiers du territoire, et de refaire ainsi, par la Révolution Nationale, une France moralement forte, digne de son passé, capable de retrouver un jour sa grandeur. Dans cet ordre d'idées — et c'est le premier point sur lequel il est entré en désaccord avec les politiciens de Bordeaux — Weygand estimait, malgré la défaite, qu'il restait à l'armée une noble tâche à accomplir. Son ordre du jour du 26 juin 1940 en porte le témoignage. Aux combattants qui venaient de déposer les armes, il adressa cet appel : « Où que vous soyez, votre mission n'est pas terminée. Emanation la plus pure de la Patrie, vous demeurerez son armature. Son relèvement moral et matériel sera votre œuvre de demain. »

D'autre part, à l'intérieur du gouvernement, il s'opposa, dès le premier jour, à la politique préconisée par Pierre Laval. La France devait, selon Weygand, s'en tenir rigoureusement aux conventions d'armistice, en les appliquant elle-même avec loyauté, mais aussi en exigeant de la part du vainqueur un égal respect des engagements contractés. Toute concession nouvelle devait être refusée. Toute violation des termes de l'armistice par les autorités d'occupation devait faire l'objet d'une protestation immédiate.

WEYGAND N'AIMAIT PAS LAVAL

Le général Weygand, qui avait été toute sa vie un adversaire déterminé des institutions parlementaires, ne cachait aucunement, même en Conseil des Ministres, la profonde répulsion qu'il éprouvait pour la personne de Pierre Laval, en qui il voyait l'homme le plus représentatif de toutes les tares, de toutes les corruptions du régime déchu.

Le rôle de Weygand à la tête de l'armée, son opposition à toute concession nouvelle au profit de l'Allemagne, son hostilité ouverte à l'égard de Laval, tout cela explique assez bien qu'un ultimatum des autorités d'occupation ait obligé le maréchal Pétain au début de septembre 1940 à modifier la composition de son gouvernement et à en exclure le général Weygand.

Il y eut, à cette occasion, un débat assez orageux à l'Hôtel du Parc. L'ancien généralissime se retira de la salle des délibérations en déclarant au vice-président du Conseil : « Nous n'avons pas la même conception de l'honneur de la France, ni de son avenir. »

Le maréchal fit rappeler Weygand, dans la journée, pour lui demander de se rendre à Alger comme délégué général du gouvernement en Afrique française, avec des pouvoirs très larges en vue « d'assurer la sécurité » des territoires français d'outre-mer et surtout de prévenir de leur part toute tentative de dissidence. L'Empire, en effet, menaçait de secouer le joug de Vichy. Le Tchad, le premier, s'était rallié au général de Gaulle le 26 août, suivi le 27 par le Cameroun et le 28 par toutes les autres colonies de l'Afrique Equatoriale Française. Les établissements français d'Océanie avaient proclamé à leur tour le 2 septembre leur adhésion à la France Libre. A en juger par les nouvelles qui parvenaient de Dakar, de Madagascar, des Antilles, voire même de l'Afrique du Nord, de la Syrie et de l'Indochine, il était à craindre que le mouvement de révolte ne se généralisât.

A ces propositions, Weygand répondit : « Si c'est une compensation que vous voulez me donner, je n'en ai pas besoin. Je ne demande qu'à rentrer dans l'ombre. Mais, s'il vous faut en Afrique un lieutenant loyal, je suis toujours prêt à servir. »

EN AFRIQUE DU NORD

Peu de temps après son arrivée à Alger, le délégué général du gouvernement se rendit personnellement dans les principales villes du Maroc, de l'Algérie et de la Tunisie. En présence des autorités locales, le général Weygand reçut, individuellement ou en groupes, toutes les personnalités qui lui demandèrent audience. Dans ces conversations — comme au cours de conférences réservées aux officiers de réserve — il expliqua inlassablement les causes militaires de l'armistice, il évita soigneusement toute parole de dénigrement à l'égard des Anglais qu'il affectait même d'appeler « nos Alliés d'hier et peut-être de demain », il laissa entendre que la guerre n'était pas finie, que bien des espoirs demeuraient permis et qu'après tout l'armée française aurait peut-être encore son mot à dire avant la fin du conflit. Il se déclara résolu à protéger énergiquement l'Afrique du Nord contre toute ingérence de la part de l'Allemagne, mais en même temps il se prononça avec la dernière vigueur contre « la dissidence gaulliste », qu'il accusait de faire le jeu de l'ennemi en amoindrissant les forces dont la patrie aurait besoin à l'heure décisive.

Il faut bien dire que cette attitude produisit les effets que Vichy en avait escomptés. De nombreux officiers et fonctionnaires, partisans décidés de la résistance à l'Allemagne, furent convaincus, après avoir entendu le général Weygand, que ce n'était vraiment pas la peine de se lancer dans des aventures pour rejoindre le général de Gaulle ou pour fomenter un mouvement local de dissidence, puisque le jour viendrait où l'Afrique du Nord rentrerait dans la guerre avec toutes ses forces et derrière ses chefs hiérarchiques.

En même temps, d'ailleurs, le général Weygand avait donné aux autorités des territoires confiés à sa garde des instructions très fermes — dont il surveilla lui-même attentivement l'application — à l'effet de réprimer avec la plus grande sévérité toutes les activités des partisans de la France Libre. De nombreux fonctionnaires, suspects d'hostilité envers la Révolution Nationale, furent déplacés ou destitués. Un peu partout, et dans tous les milieux, des arrestations furent opérées et suivies, soit de condamnations par les tribunaux militaires, soit même, à la manière hitlérienne, d'internements par simple décision administrative dans des camps de concentration aménagés en bordure du Sahara sous un climat extrêmement pénible. Cette persécution méthodique acheva évidemment de décourager les initiatives individuelles.

De telles mesures auraient été cependant inefficaces si le général Weygand n'était pas apparu, aux yeux de l'opinion, comme le champion de l'intégrité de l'Afrique du Nord contre les menées allemandes. En toute occasion, il affirmait sa volonté de repousser par les armes une agression éventuelle.

L'INFILTRATION ALLEMANDE

En fait, derrière cette façade de résistance, l'infiltration allemande en Afrique du Nord se poursuivait méthodiquement. En janvier, contrairement aux dispositions des conventions d'armistice qui confiaient le contrôle de l'Afrique du Nord à des commissions italiennes, M. Flandin, ministre des Affaires Etrangères, accepta qu'une commission militaire allemande s'établît à Casablanca. Un peu plus tard, des consulats du Reich furent ouverts dans les principales villes, même au Maroc où l'Allemagne n'avait plus été représentée depuis 1914.

Le prestige personnel du général Weygand n'en souffrit pas cependant autant qu'on aurait pu s'y attendre, car il faisait dire que toutes ces mesures avaient été prises sans qu'il fût consulté et qu'aussitôt informé, il avait protesté contre leur application.



La commission militaire allemande de Casablanca était composée, en grande partie, d'officiers parlant arabe et spécialisés dans l'étude des questions musulmanes. Ces officiers parcouraient sans arrêt le pays et se livraient à une propagande intense auprès des notables indigènes. Le meilleur moyen de combattre une telle propagande était, évidemment, de porter remède aux difficultés économiques. Telle est l'origine des accords de dérogation au blocus qui permirent d'importer en Afrique du Nord certaines quantités limitées de marchandises d'origine américaine. Il était naturel que l'opinion attribuât à ces arrangements une portée politique, en raison des espoirs qui s'attachaient dès ce moment à une intervention des Etats-Unis dans la guerre.

En réalité, le délégué général en Afrique française s'est refusé à prendre un engagement personnel quelconque à ce sujet, à moins d'y avoir été formellement autorisé par le maréchal Pétain. A maintes reprises, le général Weygand a souligné, en ma présence, qu'en aucun cas il n'outrepasserait les instructions de Vichy et qu'il ne fallait pas compter sur lui pour prendre l'initiative de quoi que ce fût qui pût ressembler, de près ou de loin, à une dissidence. « Ce n'est pas à mon âge — déclarait-il nettement — que l'on devient un rebelle. » On comprend donc mal les illusions tenaces qui ont persisté à ce sujet pendant longtemps dans une partie de la presse américaine.

DES CONCESSIONS...

Pendant l'hiver 1940-1941, Weygand jouit à Alger d'une tranquillité relative. C'était l'époque où Vichy s'efforçait à un équilibre difficile, entre le renvoi de Laval et la formation du cabinet Darlan. Les difficultés commencèrent en mars, dès les premières manifestations du commandant en chef de la flotte en faveur d'une collaboration avec l'Allemagne. Elles allèrent en croissant de mois en mois. Pour se maintenir — et surtout pour pouvoir continuer à empêcher ou à retarder à tout le moins ce qu'il jugeait le pire — Weygand dut faire des concessions. On en trouve la trace dans ses déclarations publiques. En juillet, le général Weygand, tout en demeurant délégué général en Afrique, fut nommé gouverneur général de l'Algérie — ce qui parut à certains un renforcement de son autorité — mais en réalité, dans ces nouvelles fonctions, il fut subordonné à l'amiral Darlan, alors qu'il avait toujours dépendu jusque-là directement du maréchal Pétain. D'autres mesures — autour desquelles on ne fit aucune publicité — lui furent imposées au cours de l'été dans le dessein d'affaiblir et de désorganiser la résistance militaire que l'Afrique du Nord aurait pu opposer à une agression allemande. De nombreux officiers connus pour leur patriotisme furent rappelés en France et remplacés par d'autres, venant de Syrie où ils avaient combattu contre les Anglais ou sortis récemment d'un camp de prisonniers après avoir obtenu leur libération en s'engageant par écrit à ne plus porter les armes contre le Reich. La plus grande partie des troupes et du matériel disponibles furent concentrés sur la côte atlantique du Maroc pour la protéger dans l'hypothèse d'un débarquement allié. Par contre, la Tunisie, exposée à une attaque allemande ou italienne, fut laissée presque sans défense.

Ainsi, peu à peu, tout ce qui aurait pu faire la force de l'Afrique du Nord tombait en déliquescence. De tous les espoirs qui s'étaient accrochés au nom de Weygand, il ne restait plus guère que ce nom seul, sans aucune réalité derrière lui. Chaque mois ou presque, le délégué général en Afrique était convoqué à Vichy. A chacun de ces voyages, les correspondants de la presse étrangère en Suisse annonçaient qu'il ne retournerait pas à son poste. Ce qui avait été si souvent prédit devait finir par arriver.

Comme toujours, Vichy commença par nier. Suivant une dépêche Havas, du 17 novembre 1941, les « milieux autorisés » n'attachaient aucun crédit aux rumeurs répandues hors de France au sujet d'un prochain « limogeage » du général Weygand. La même dépêche affirmait que « l'objet principal » de sa visite à Vichy était « la discussion des problèmes économiques de l'Afrique », et qu'il repartirait pour Alger « dans deux ou trois jours ». Mais, le surlendemain, les rumeurs que l'on avait démenties avec tant d'insolence se trouvèrent confirmées. On annonça officiellement que « le général Weygand prenait sa retraite » et que le poste de délégué général du gouvernement en Afrique française était supprimé.

LA « DÉMISSION » DE WEYGAND

Les explications données à Vichy à l'intention du public français prétendirent qu'il s'agissait d'une simple mesure de réorganisation administrative : Weygand avait été chargé l'année précédente d'une mission de caractère exceptionnel dont la prolongation ne se justifiait plus, puisque son objet, qui était de consolider l'autorité française en Afrique, avait été atteint.

En même temps, les porte-parole les plus autorisés du gouvernement mirent en circulation, à l'usage des Etats-Unis, une autre thèse suivant laquelle le maréchal Pétain aurait été contraint, à son corps défendant, de demander au général Weygand sa démission, l'Allemagne le lui ayant enjoint par un ultimatum formel, sous menace d'occupation immédiate de la zone libre et de l'Afrique du Nord.

Je suis en mesure, aujourd'hui, de révéler ce qui s'est réellement passé à Vichy durant ces journées de novembre 1941. Il m'a été donné, en effet, de recueillir récemment des témoignages dont l'authenticité ne prête à aucun doute. Je ne puis, évidemment, citer mes informateurs sans les exposer, eux-mêmes ou leurs familles, à des représailles. Mais je garantis l'exactitude absolue du récit qui m'a été fait, d'après des propos tenus à Grasse, en décembre 1941, par le général

Weygand, à différentes personnes dont l'honnêteté intellectuelle et morale est au-dessus de tout soupçon.

Depuis trois mois, le maréchal Pétain exerçait la plus vive pression sur le général Weygand pour que celui-ci consente à se retirer spontanément. C'est bien pour cette unique raison que le délégué général en Afrique était convoqué si souvent à Vichy.

En août, le maréchal dit à Weygand :

« *Il y a un ultimatum allemand. La ligne de démarcation sera franchie, le territoire sera envahi si vous ne quittez pas vos fonctions. Je vous demande de comprendre et d'avoir le geste.* »

Weygand répondit :

« *Vous m'avez chargé d'une mission que j'ai menée à bien. Les populations françaises et indigènes d'Afrique ont placé en moi leur confiance. Je trahirais cette confiance en les abandonnant. Je ne puis accepter une telle fin de carrière. Au surplus, il est aisé de dire aux Allemands : depuis cinquante-six ans, Weygand a toujours servi avec droiture et loyauté. Nous le connaissons bien. Ce n'est ni un rebelle ni un aventurier. Il restera là où il est. Si vous faites cette réponse, je vous garantis que les Allemands ne broncheront pas. Donc, je ne donnerai pas volontairement ma démission. Si vous voulez me rappeler, faites-le. C'est à vous de prendre la décision.* »

La conversation en resta là et Weygand repartit pour Alger dans le courant de la semaine. Quelque temps auparavant, l'ancien commandant en chef avait rencontré le collaborationniste Scapini. Celui-ci l'exaspéra à un tel point par ses propos pro-allemands que Weygand finit par lui crier qu'il souhaitait passionnément une victoire anglaise.

« JE N'AIME PAS L'ALLEMAGNE »

En octobre, Weygand se rendit de nouveau à Vichy, cette fois à la demande de l'amiral Darlan. Mais ce fut le maréchal qui le reçut d'abord, pour lui demander comme en août sa démission.

« *L'ultimatum ne doit pas être très urgent*, répliqua Weygand, *puisque vous n'avez encore rien fait.* »

Pétain lui mit alors sous les yeux une note d'Otto Abetz, qui était à peu près ainsi conçue :

« *J'ai toujours défendu le général Weygand auprès du Führer et de l'état-major de la Wehrmacht. Le général Weygand, grand expert militaire, ne peut douter d'une écrasante victoire de l'Allemagne. Il doit donc savoir qu'il est vain et maladroit d'intriguer contre nous. Mais ses récentes déclarations à une haute personnalité française nous confirment dans l'idée qu'il n'aime pas l'Allemagne. Dans ces conditions, il ne m'est plus possible, et je le regrette, de prendre sa défense.* »

Après avoir lu le document, Weygand dit à Pétain :

« *C'est vrai, je n'aime pas l'Allemagne. Je ne peux pas le cacher. Par-dessus le marché, cela ne me fâche pas du tout de ne plus avoir M. Abetz comme défenseur auprès de Hitler. Maintenant, si vous considérez ce papier comme un ultimatum, c'est votre affaire. A vous de décider.* »

Le maréchal offrit alors à son interlocuteur d'entrer dans le gouvernement comme ministre de l'Empire, ou même, s'il le préférait, de rester à Alger, mais à condition de renoncer à son commandement militaire. Weygand refusa l'une et l'autre proposition.

L'ancien commandant en chef attendit quelques jours encore à Vichy, pour voir l'amiral Darlan qui l'avait convoqué. A chaque demande d'audience, celui-ci faisait répondre qu'il n'était pas libre. Las d'attendre, Weygand envoya un de ses officiers d'ordonnance au cabinet de l'amiral avec mission d'annoncer qu'il allait repartir pour Alger le lundi suivant. A quoi un collaborateur de Darlan répondit : « Oui, si d'ici là on ne lui a pas... » et la phrase inachevée se complète par un « couic » avec le geste de tordre le cou à un poulet.

Indigné de cette grossièreté, Weygand se rendit aussitôt chez le maréchal, auquel il dit en propres termes :

« *Jusqu'à présent, je n'ai pas été habitué à vivre dans un pays de gangsters. Mais, si c'est comme cela que les choses se passent à Vichy, je sortirai mon gros pistolet.* »

Pétain, en grande colère contre Darlan, descendit aussitôt lui-même chez le vice-président du Conseil, à l'étage au-dessous du sien, et remonta quelques minutes après pour dire à Weygand, avec un sourire, que le malentendu était éclairci et que l'amiral allait le recevoir immédiatement.

Cette conversation Weygand-Darlan fut de courte durée. Aucune allusion, même lointaine, ne fut faite aux raisons pour lesquelles le vice-président du Conseil avait convoqué à Vichy le délégué général du gouvernement en Afrique. L'amiral demanda au général des nouvelles de Mme Weygand. Le général répondit en demandant à l'amiral des nouvelles de Mme Darlan. Et ce fut tout. Une fois de plus, Weygand repartit pour Alger comme il en était venu.

LA QUESTION EST RÉGLÉE

Ces crises constamment répétées ne lui inspiraient plus que du dégoût et du décou-

(*Lire la suite en page 12*)

Des VIVRES aux îles de la mer Egée

Dans l'élégant local de la Croix-Rouge Internationale, rue Malika Nazli, M. Courvoisier, délégué du Comité International de la Croix-Rouge, de passage au Caire, fait une courte apparition. Durant de longs mois, partant de Smyrne, en Turquie, il s'est occupé activement de ravitailler quelques îles grecques de la mer Egée. Il partit, au péril de sa vie quelquefois, sur ces frêles barques à voile, aidées d'un petit moteur à pétrole, qui, en temps de paix, font la pêche le long de la côte. Couché sur les sacs de farine qu'il apportait avec lui, il a essuyé les violents coups de tempête de la mer Egée, avant d'arriver à bon port. Il lui a fallu beaucoup de patience et de fermeté, mais il a réussi dans sa tâche : les chiffres le prouvent.



M. Courvoisier, délégué de la Croix-Rouge Internationale, qui nous fait ici des révélations sur l'œuvre dont il a la charge.

En homme d'action, M. Courvoisier se refuse à parler d'impressions, pour montrer simplement les statistiques.

LES CHIFFRES PARLENT

Il ouvre un dossier où les questions sociales intéressant la Croix-Rouge sont étayées de tous les chiffres et de tous les documents, où les photos saisissantes sont méthodiquement classées.

— Les îles où j'ai travaillé sont celles de Samos, Icaria et Furni qui étaient antérieurement occupées par les Italiens, de Chio, Inusa, Epsara et Mytilène, occupées par les Allemands.

« Nous avons trouvé, après de longues recherches, qu'il était plus facile d'opérer par la Turquie que par la Grèce, et l'on m'a délégué, seul, pour organiser les voyages.

« J'avais à ma disposition des caïcs grecs, de vingt tonnes, battant pavillon Croix-Rouge. La navigation était difficile. On ne nous délivrait pas de mazout, et le petit moteur des caïcs était arrêté. J'ai passé, une fois, dix-sept heures sur l'un d'eux par une mer démontée. La voile s'était déchirée, le gouvernail avait été arraché par les vagues. Le frêle bateau était vide, car nous revenions vers la Turquie. Mais j'ai perdu ma valise et divers objets.

« Mon premier voyage eut lieu du 17 juin au 11 juillet 1942. Je distribuai 660 tonnes de vivres achetés aux Turcs, comprenant des fruits, du poisson, des olives et des fruits secs, outre 500 sacs de farine blanche. La distribution était gratuite et contrôlée par moi-même. Je l'ai organisée par cartes, mais je préférais, pour éviter la bousculade et les longues attentes, ouvrir des soupes populaires dans les quartiers des villes. Je distribuai à Chio 200 tonnes de vivres et 500 sacs de farine ; à Samos, Icaria et Furni, 240 tonnes ; à Mytilène, 220 tonnes. L'état des enfants était grave. Ils souffraient de carences de vitamines, de scorbut, d'œdèmes et de rachitisme.

DÉCOURAGEMENT GÉNÉRAL

« Les habitants manquaient de tout. Courageux et propres de nature, ils manifestaient toutefois un découragement général. Population de pêcheurs qui vivaient uniquement des échanges commerciaux côtiers, ils ne recevaient plus rien du dehors. Seuls les Italiens firent quelquefois parmi eux des distributions de farine noire. Certes, la misère qui régnait avant la guerre, dans ces îles pauvres, avait augmenté, et le peuple avait appris une leçon de cohésion et de calme. Mais le manque absolu de vivres, de médicaments les avait réduits à la plus simple expression humaine. On ne voyait que des yeux caves et des visages émaciés. Leur seul réconfort réside dans le maintien des services publics qui fournissent l'eau et l'électricité à des heures fixes tous les jours.

« Du 3 au 25 septembre 1942, nous avons distribué 1.000 tonnes de farine blanche, envoyée du Canada, par la Turquie. Smyrne était notre grenier, et nos caïcs transportèrent 300 tonnes à Samos, 370 à Chio, 330 à Mytilène. J'étais aidé de mon adjoint, M. Jacquinet, qui a poursuivi la tâche après moi.

« Du 18 au 31 juillet 1943, nous reçûmes du lait en poudre, de l'huile de foie de morue, des vitamines de la Croix-Rouge Hellénique en Egypte. 600 caisses de lait, 6 barils d'huile de foie de morue et une caisse de pastilles vitaminées partirent à Samos et à Chio. 900 caisses de lait en poudre, 9 barils d'huile et une caisse de pastilles à Mytilène.

« Aujourd'hui, les délégués suédois distribuent les cargaisons envoyées du Canada par le bateau suédois « Fenris ».

« Cette liste, un peu fastidieuse, est le résumé de nos efforts, de nos négociations constantes et de nos périls quotidiens. Je descendais du caïc, porteur de mon passeport Croix-Rouge, comme seule pièce d'identité, sur ces îles occupées, et il m'évita tout ennui. »

LE MARCHÉ NOIR

— Y avait-il aussi dans les îles un marché noir ?

— Quelques familles riches se procurent encore leur nourriture sur le marché noir. Mais les fournitures de la Croix-Rouge ont fait baisser la cote d'une manière générale. Elles constituent le seul apport alimentaire substantiel pour une population totale dépassant 450.000 âmes.

« Le prix du kilogramme de blé a baissé de 6.000 drachmes, ou 6 livres turques, ou 12 francs-or, en janvier 1943, à 4.200 drachmes en juillet. Celui du fromage a été réduit de 22.000 à 7.000 drachmes dans le même laps de temps. Mais la viande est toujours aussi rare, parce que nous n'en avons pas apporté. Elle s'est maintenue de 8.000 à 7.000 drachmes le kilo. »



M. Courvoisier a fait à diverses reprises la traversée entre la côte turque et les îles de la mer Egée, telles que Mytilène, Chio, Samos, Icaria et quelques autres.

LA MORTALITÉ ENRAYÉE

— J'ai appris que la mortalité était enrayée. Est-ce vrai ?

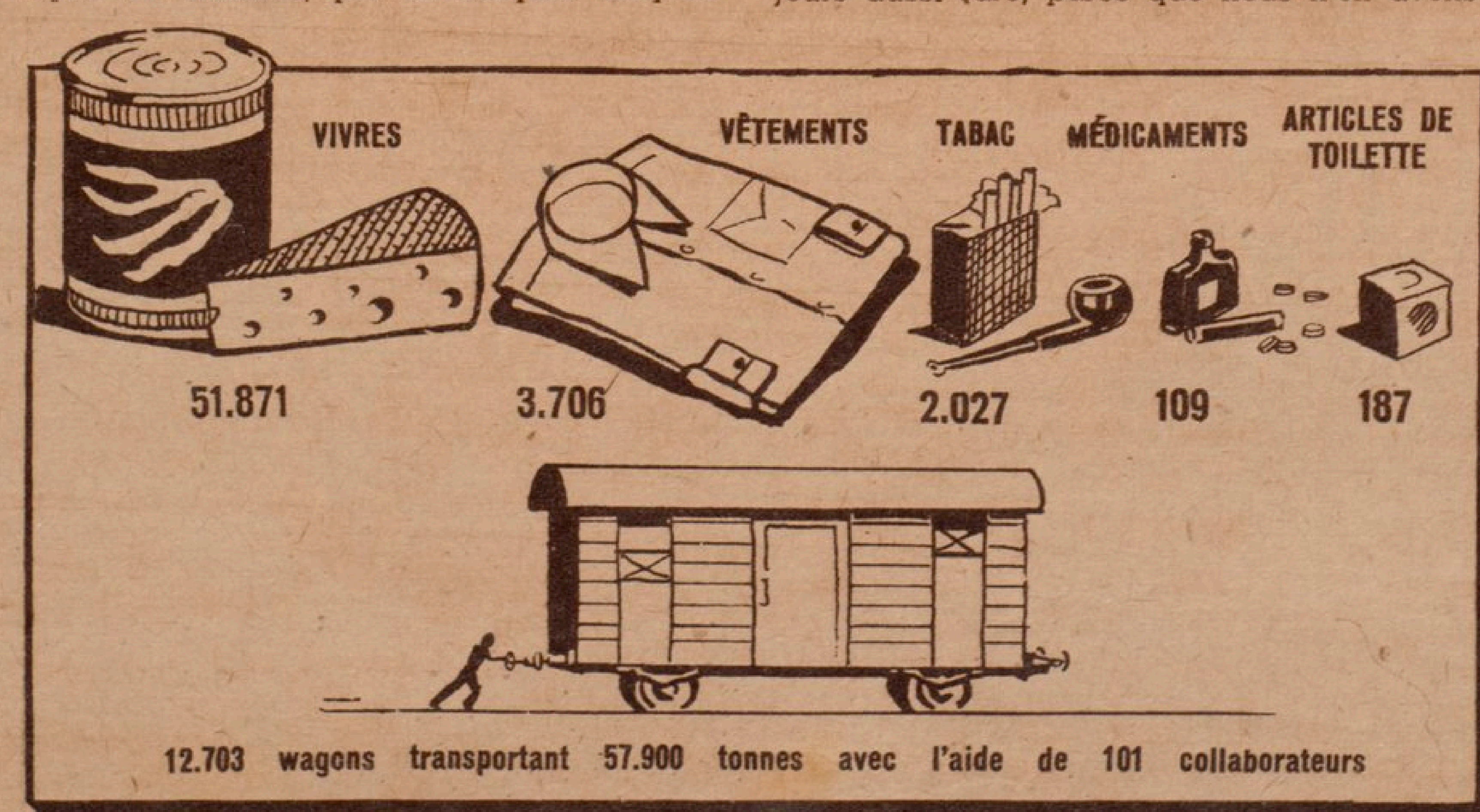
— Le nombre des décès a passé de 111 en juillet 1942 à 17 en juillet 1943. Une table comparative montre déjà l'état des îles en 1939, où l'on constatait 660 naissances pour 436 décès. En 1942, on enregistrait 1.468 décès. De janvier à juillet 1943, il n'y eut que 244 décès, soit presque le taux normal.

« Chez les enfants, on ne constate plus de maladies causées par la misère. Quelques cicatrices montrent les souffrances endurées, mais les visages sont heureux, les corps sains et vigoureux. Il n'y a presque plus de tuberculose dans la population civile. Un comité de prévoyance, créé pour les enfants abandonnés et orphelins, un orphelinat féminin, d'autres maisons instituées par les Croix-Rouges locales, ont apporté du bien-être à des enfants étiolés.

« Les Croix-Rouges locales, par leur organisation parfaite, ont grandement facilité toutes mes entreprises. Les difficultés matérielles que je rencontrais disparaissaient grâce à leur collaboration empressée.

« Ainsi, ma mission, mon apostolat, relève de cette interprétation large que nous avons faite en Suisse de la neutralité. Si la neutralité octroie des facilités, elle impose le devoir aux Suisses d'aider leurs frères étrangers affaiblis par la faim et la maladie. Il n'est pas de plus belle tâche que de nourrir et de réconforter ceux que le vent de la guerre a couchés près de terre. »

A. H.



Le Comité International de la Croix-Rouge envoie des colis aux prisonniers de guerre et aux internés. Ce tableau indique les quantités de vivres et divers objets envoyés durant 1942.

MOISSON et LABOUR

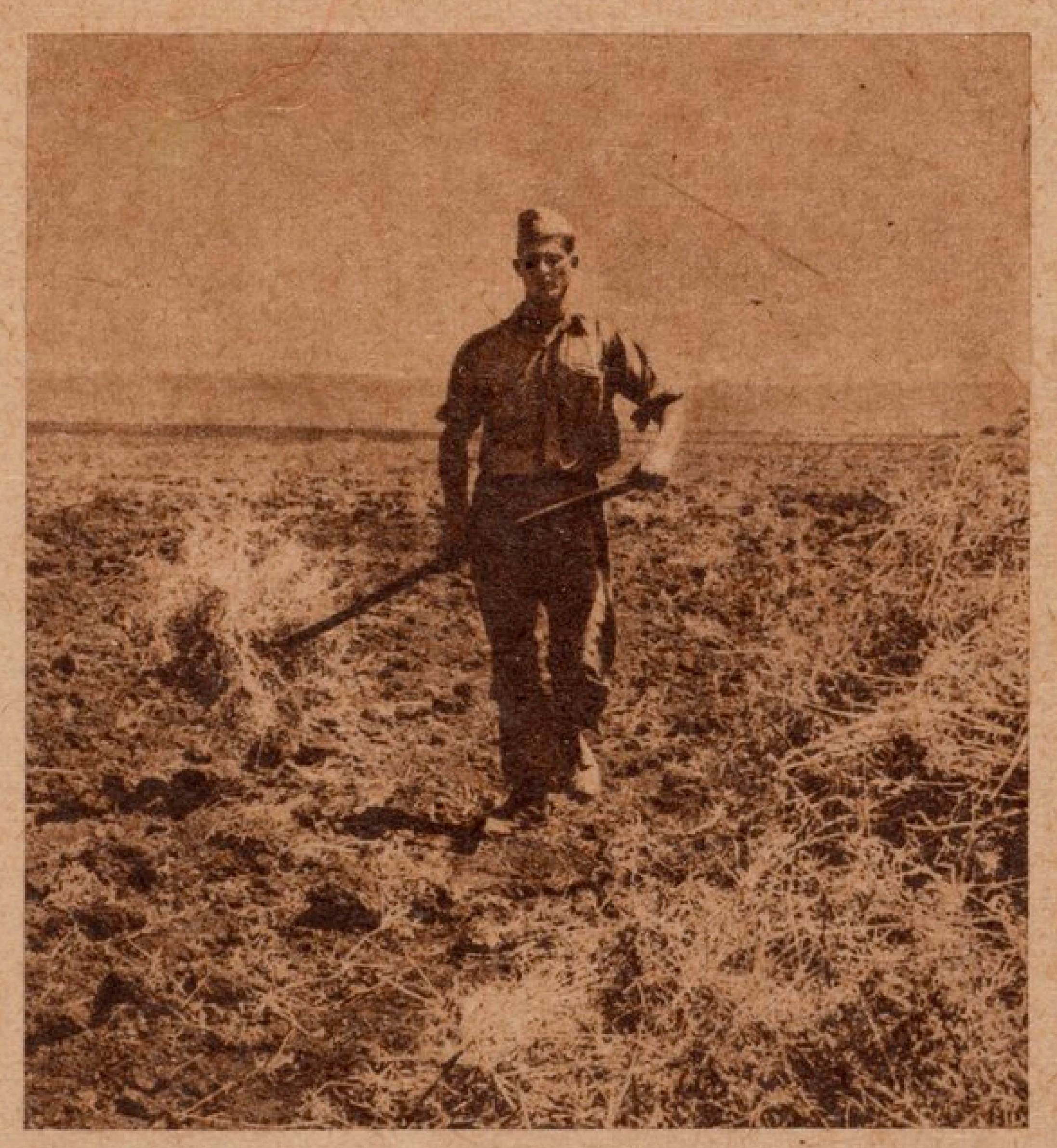
sur les champs de bataille de Cyrénaïque

Une grande moissonneuse que font travailler des prisonniers de guerre italiens.

Sous l'administration britannique, 6.000 hectares de la plaine de Barce, en Cyrénaïque, ont été cultivés en blé, et bien que la récolte ne doive pas être très grande cette année, elle permettra quand même de réaliser une sensible économie dans le transport maritime destiné aux fournitures de guerre. En dépit de la désertion de la Cyrénaïque par les colons italiens et du manque de cultivateurs qualifiés, le problème de la production alimentaire et du matériel agricole dans la région de Barce a été résolu avec énergie et prévoyance.

Un sergent britannique, qui était fermier avant la guerre, s'est vu conférer la gérance d'un grand domaine, cadeau personnel du Duce, pourvu de 60 paysans et 6 tracteurs et doté de 6 vignobles, 58.000 amandiers et 9.000 oliviers, pour ne pas mentionner 3.000 hectares de terres arables. L'ensemencement de la plaine de Barce est dirigé par un major britannique, qui dispose de plusieurs machines agricoles laissées par l'ancien occupant et du travail d'un certain nombre de prisonniers de guerre italiens.

Ces photos montrent quelques scènes de la moisson dans la plaine de Barce.



Lisa Antonio, prisonnier de guerre, s'occupe à défricher la terre avant de jeter les semences de la prochaine récolte.



Ce jeune Italien, bronzé par le soleil, s'adonne à sa tâche avec cœur. Peut-être pourra-t-il bientôt la poursuivre en Italie même.

Chaque pièce agricole doit être exploitée au maximum afin d'intensifier le plus possible les travaux de l'entreprise. Aussi ces hommes réparent-ils tout ce qui peut encore servir.



Cette machine à labourer n'est pas tout à fait orthodoxe. C'est un tracteur de canon Pavesi avec des pneus en caoutchouc, qui a été adapté avec beaucoup de succès au labour.



Si nous parlions de NOSTRADAMUS...

Vous ne croyez pas en Nostradamus.

Personne parmi nous ne croit en Nostradamus ; pourtant, nous ne pouvons pas nous empêcher de constater les « coïncidences ».

Nostradamus a annoncé l'exécution de Louis XVI, prédit à la France « un empereur qui naîtra près d'Italie » et qui, par « quatorze années, tiendra la tyrannie » (Napoléon a détenu le pouvoir de novembre 1799 à avril 1814). Nostradamus appelle Louis-Philippe, le roi-bourgeois, l'homme au parapluie, « le défaillant en habit bourgeois » (défaillant : qui ne remplit pas toutes les obligations. Or Louis-Philippe fut surnommé « l'usurpateur » par les légitimistes) et Nostradamus annonce « Sept ans sera Philip, fortune prospère ». Consultez l'Histoire.

Il faut toujours, avant de la juger et sous peine de commettre des erreurs grossières, replacer l'œuvre de Nostradamus dans son cadre, revenir, notamment, aux langues-bases, mais les mots latins et grecs que l'on trouve si fréquemment dans le verbiage des savants du quinzième siècle étaient déjà déformés ; à plus forte raison le grec et le latin des hommes du seizième siècle. C'est ainsi qu'on trouve à plusieurs reprises dans les « Centuries » le mot « thessala » ; par recoupements, on en vient à acquérir la preuve qu'il s'agit du mot « thalassa », mal recopié, qui signifie la mer.

L'œuvre de Nostradamus est mystérieuse. La langue est presque inintelligible, bizarre, incorrecte dans sa forme grammaticale (souvent le verbe est au singulier et le sujet au pluriel), la forme est généralement latine, mais il est évident que l'auteur a mis tout en œuvre pour n'être pas compris de prime abord. Comme il l'a dit clairement dans une lettre à son fils : il y avait là de quoi l'envoyer promptement au bûcher. N'oublions pas que nous sommes au seizième siècle.

On a dit de Nostradamus que c'était un fumiste. Insistons sur le fait qu'il n'a jamais publié ses « Centuries » et qu'elles ne lui ont jamais rapporté autre chose que des ennuis. M. R. Foretich, qui a publié un ouvrage sur Nostradamus, s'exclame : « Nostradamus aurait-il écrit plus de 6.000 vers pour le seul plaisir de mystifier ses contemporains ? »

LE CAS DU ROI HENRI II

Il est certain qu'il y a des choses étranges dans l'œuvre de Nostradamus. Prenons par exemple le cas d'Henri II. Voici le quatrain sur ce souverain :

Le lyon jeune le vieux surmontera
En champ bellique par singulier duelle
Dans cage d'or, les yeux lui crèvera
Deux plaies une pour mourir mort cruelle.

Disons tout de suite que « lyon » sous-entend, en langage astrologique, toute personne qui dans son blason possède un lion, donc personnage de haute noblesse. Nous sommes par conséquent en présence de deux grands personnages, l'un jeune, l'autre vieux. L'un d'eux (le jeune) va tuer le second d'un coup qui occasionnera deux plaies (deux plaies une).

Chose curieuse : dès 1552, un astrologue italien, Luc Gauric, avait prédit à Henri II qu'il mourrait d'une blessure à la tête, contractée au cours d'un duel, à l'âge de 41 ans.

Maintenant passons à l'histoire. En 1559, *à l'âge de 40 ans*, le roi Henri II est blessé à mort par le comte de Montgomery. La lance de ce dernier s'étant brisée pénétra le heaume du souverain, lui crevant un œil. Henri II, dans un effort pour éviter la lance, rejeta la tête en arrière : le crâne heurta violemment la cuirasse et il y eut fracture (deux plaies une).

Le roi portait une armure d'or (cage d'or). Les armoiries du souverain et celles du comte de Montgomery comportaient, l'une et l'autre, un lion. *Cruelle* signifie : qui a été douloureusement ressenti ; la reine Catherine de Médicis porta sept ans le deuil de son époux.

LES « ERREURS » DE NOSTRADAMUS

Mais il est vrai qu'il s'agissait d'un contemporain de Nostradamus. La tâche s'en trouvait peut-être simplifiée. Voyons à plus longue échéance. Nostradamus a donné nettement, et à plusieurs reprises, la date 1789 comme très importante pour la France. Lorsqu'on parle des « Centuries », beaucoup de gens demandent : « Comment savez-vous que tel fait se rapporte à telle ou telle époque ? » Nostradamus a donné le point de départ de ses prédictions, le 14 mars 1547.

Il n'en demeure pas moins que Nostradamus s'est trompé. Prenons l'exemple de cette guerre :

Il a vu l'Italie entrer en guerre *la première* ; les Espagnols prendre part au conflit ; l'Allemagne pénétrer en France à travers la Suisse et le Jura ; l'Angleterre demeurer neutre.

Par contre, il a vu juste quant aux résultats. La France sera balayée de « Somme en Loire et Garonne » ; elle connaîtra la famine parce qu'elle aura à payer « lourd tribut » ; son gouvernement sera transféré « en lieu estrange » (c'est-à-dire à l'étranger).



DES FORTERESSES VOLANTES SUR LA FRANCE

Les avions alliés continuent à pilonner de jour et de nuit les bases allemandes à travers les pays occupés. Voici un raid de jour effectué par les Forteresses Volantes américaines au-dessus de l'aérodrome d'Amiens-Glisy qui fut fortement endommagé par les bombes alliées. De fortes explosions éclatent des objectifs visés par les avions géants dont le tir de précision donne des résultats concluants.

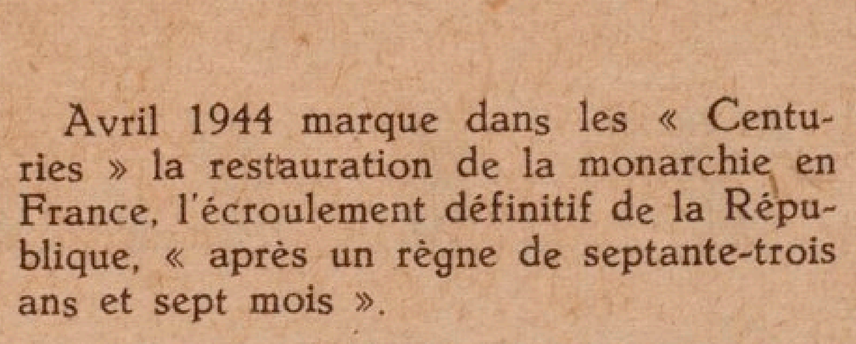
Ceux qui croient en Nostradamus ont toujours protesté contre le fait que l'on cherche souvent à tirer des « Centuries » des arguments politiques. C'est ainsi qu'à la fin du siècle dernier, un propagandiste astucieux avait mis Nostradamus au service du général Boulanger, affirmant que le devin avait prédit la venue au pouvoir du « brav'général ».

NOSTRADAMUS ET CETTE GUERRE

Jamais, disent les commentateurs des « Centuries », Nostradamus n'a dit que l'Angleterre resterait neutre dans le conflit actuel. Il a dit d'abord : « L'Italie puis l'Allemagne attaqueront la France », puis, ensuite : « L'Angleterre alors se lèvera avec bruit ». Ce qui peut en effet tout aussi bien dire qu'après avoir assisté impuissante à l'effondrement de la France, l'Angleterre se lèvera ensuite avec force pour délivrer son alliée.

D'une façon générale, les commentateurs de Nostradamus se sont toujours élevés contre l'usage de dates précises. En ce qui concerne notre époque, Nostradamus n'a donné que deux dates : 1789, et plus exactement 1792. Dans sa lettre dédicacée à Henri II, il dit : « L'an mil sept cens nonante-deux que l'on cuidera estre une renovation de siècle... » Or l'an I de la Première République part du 22 septembre 1792.

La seconde date pour Nostradamus — qui était ardemment royaliste (et que pouvait-il être d'autre ?) et qui appelait la République « la dame stérile » — est avril 1944.



Avril 1944 marque dans les « Centuries » la restauration de la monarchie en France, l'écroulement définitif de la République, « après un règne de septante-trois ans et sept mois ».

Pour le reste, Nostradamus procède par *périodes* plutôt que par *dates* et plus souvent par *climats* que par *faits*.

Il parle, par exemple, d'une période difficile pour la France, qui va de septembre 1938 à novembre 1941. C'est au cours de cette période qu'il situe les difficultés grandissantes de la République, l'occupation du pays par l'ennemi, l'exil des dirigeants, mais c'est seulement en 1944 qu'il voit la fin de la guerre.

UN EMPEREUR RUSSE SUR LE RHIN

La guerre mondiale, Nostradamus l'a d'ailleurs faite débuter en 1911 (première guerre balkanique ?) et il la fait finir en 1944, après avoir mentionné mai 1941 comme une période d'arrêt possible des hostilités.

Après 1944, l'Europe connaîtra onze ans de prospérité.

La France sera délivrée par une grande bataille qui se déroulera dans la vallée du Rhône.

Un empereur rouge s'installera sur le Rhin. (A rapprocher de la prophétie de l'abbé Mattray (1815) : « Les armées russes viendront jusqu'au Rhin ».)

Nous sommes en pleine période difficile pour la Papauté. Cette période de troubles va de 1941 à 1945. Nostradamus a annoncé la mort d'un pape « après dix-sept années de règne pontifical » (Pie XI, 1922-1939).

« Par une porte de Rome, trouve-t-on dans les « Centuries », s'enfuira le Souverain Pontife et par l'autre le roi d'Italie. Deux cents jours plus tard, la révolution éclatera en Italie. » Il faudra le roi de France, annoncé par Nostradamus, pour remettre le Pape sur son trône romain.

Mussolini ? « Celui qui aura provoqué la guerre périra dans le sang. » Toutefois s'agit-il de Mussolini ?

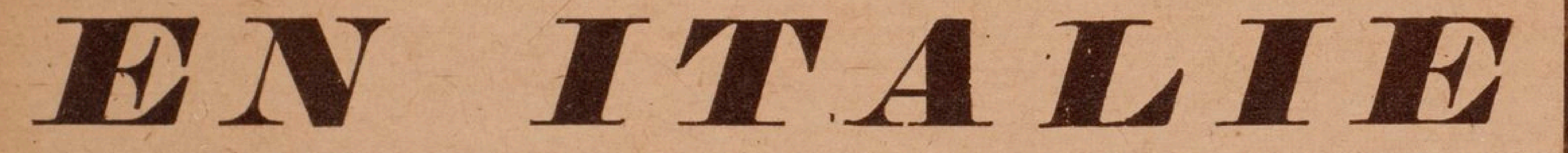
Nous n'en avons pas fini avec les ennuis puisque à l'ère des guerres succède l'ère des révolutions : « Le vaincu cherchera à susciter des troubles. »

LA FIN DU MONDE ?

« Paris sera pris et repris deux fois », annonce encore Nostradamus, sans qu'on puisse savoir si ce sera au cours d'une guerre ou d'une révolution. Nostradamus est toutefois très net : « Le roi de France régnera d'abord en Avignon. » Une trentaine de prophètes ont d'ailleurs vu la destruction de Paris, mais selon Mark Amiaux, qui a étudié Nostradamus, cette destruction ne viendra pas avant le 34e siècle.

Voilà qui laisse aux Parisiens le temps de déménager.

Quant à la fin du monde, qui évidemment vous préoccupe, sachez que Nostradamus, bon prince, la situe à l'aube de l'an sept mille.



EN ITALIE

derrière la Vème et la VIIIème Armées

Dans toutes les régions pacifiées d'Italie, les Alliés ont rétabli l'ordre et le calme, et les populations civiles ont repris, avec quelle allégresse, leur existence libre d'avant le fascisme. Voici quelques photos des troupes alliées à travers les centres qu'elles occupent dans la péninsule. Ci-contre : le général Eisenhower et le général Alexander discutent ensemble à la sortie d'une conférence dans les quartiers généraux alliés en Italie.

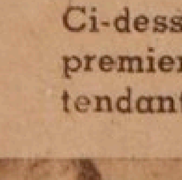


Ci-dessous : retranchés à l'intérieur d'une maison en ruines, des soldats établissent là leur point d'observation.





Ci-contre : ce colonel italien et ses hommes furent les premiers à se rendre aux troupes alliées après l'armistice. Ils viennent d'effectuer une marche de 90 kilomètres.



Ci-dess... premier... tendant...



Ci-dessus : des Corses internés par les fascistes furent libérés par les Alliés. Autour d'une table, un général et un colonel prennent leur repas après leur libération.

Ci-dess... trent d... thie p...





-dessus : des soldats américains blessés reçoivent les
emiers soins dans les environs de Battipaglia en at-
ndant leur prochain transfert dans un navire-hôpital.



-dessous : des soldats de l'infanterie américaine pénè-
nt dans un village, accueillis avec curiosité et sympa-
e par les habitants dont les souffrances ont pris fin.



ALEXANDRIE-New-York et Retour

malgré sous-marins et bombardiers

Je m'étais embarqué à Alexandrie sur le « Nil » qui se rendait en Amérique. En montant à bord, nulle appréhension ne me tourmentait et pourtant je savais à quels dangers je serais exposé.

L'équipage du « Nil » se composait entièrement de marins égyptiens. Seuls le capitaine et deux ou trois officiers étaient anglais.

Dès que je fus à bord, j'allai prendre les consignes. On me confia une charge d'officier, je devenais ainsi membre de l'équipage.

Quelques heures plus tard, le « Nil » levait l'ancre et chacun de nous, marins et passagers, passait sa jaquette de sauvetage qu'il devait garder tout le long du voyage et se munissait d'une torche électrique qui s'allume dans l'eau pour signaler les rescapés aux sauveteurs durant la nuit.

Nous n'étions escortés par aucun convoyeur... Le bateau naviguait en zigzag, changeant toutes les dix minutes de direction et suivant une route secrète, elle-même en ligne brisée.

De cette façon, il était malaisé aux sous-marins de nous dépister ou de nous suivre et, en deuxième lieu, de nous viser s'ils nous avaient découverts.

Il est intéressant de noter, à ce propos, qu'un submersible a besoin de plus de dix minutes pour viser un navire et il arrive souvent que l'ennemi hésite deux ou trois jours avant de lancer sa première torpille.

Le « Nil » s'arrêta à Port-Soudan, continua vers Aden, puis toucha Capetown avant de se lancer en plein Atlantique. Nous étions au bout de notre troisième semaine de voyage et nous n'avions brûlé qu'une seule étape !

Capetown est une ville charmante ; mais son accès par la mer n'est pas très attrayant à cause des courants qui passent au large.

L'escale dura cinq jours et je ne la regrette pas.

EN PLEIN ATLANTIQUE

Bref, voici déjà le navire qui lève l'ancre. Maintenant nous sommes en plein océan Atlantique et nous remontons l'Afrique après l'avoir descendue. Nous la remontons toujours en zigzag, mais cette fois-ci en prenant un itinéraire en diagonale, notre tangente doit toucher le port de Bahia, au Brésil, avant d'atteindre New-York.

A bord, on s'amuse depuis Alexandrie. Nous avons avec nous quelques centaines de réfugiés, ou plutôt de *réfugiées*, à part les enfants : des Polonaises, des Tchèques qui fuient les bombes et la persécution raciste.

Pour un moment on oublie Hitler. S'il fait clair de lune, on danse sur le pont et on flirte. Fait-il obscur ? On danse encore sur le pont et on ne flirte pas moins... au contraire. Et le pick-up, docile et généreux, prodigue sa musique de jazz.

Tout va si bien à bord que l'on ne songe plus au danger qui peut être à quelques secondes de nous.

Mais voilà précisément que l'alerte est donnée. Nous sommes suivis par un U-boat. Tout le monde est à son poste. Les passagers regagnent leurs cabines. On tâte les jaquettes de sauvetage. Des minutes angoissantes passent, d'autres minutes, et d'autres encore ; cela fait des demi-heures et des heures... mais rien ne s'est produit. Nous l'avons échappé belle et, tout compte fait, je n'ai pas eu peur.

Le surlendemain, nouvelle alerte. Nous avons encore de la chance, nos zigzags nous ont encore une fois sauvés, car, selon toute vraisemblance, le sous-marin n'a pas pu viser.

Au bout de notre deuxième mois de voyage, le « Nil » est en vue des côtes brésiliennes et en zone sûre. Tout le monde respire à bord. Au bar, on vide les dernières coupes de whisky et de bon vin, on achète les derniers paquets de « Lucky Strike » à 12 millièmes l'un, et l'on s'apprête à descendre à terre.

BAHIA DU BRÉSIL

Bahia est le premier port américain que nous touchons. Autrefois Bahia s'appelait San Salvador parce que Christophe Colomb y avait mis pied à terre le jour de la fête du Saint-Sauveur. A cause de la guerre, on devrait l'appeler de nouveau San Salvador.

Au large, croisent des navires de guerre américains et brésiliens. A l'intérieur du port, d'autres unités battant pavillon de l'un ou de l'autre des deux alliés sont ancrées côte à côte.

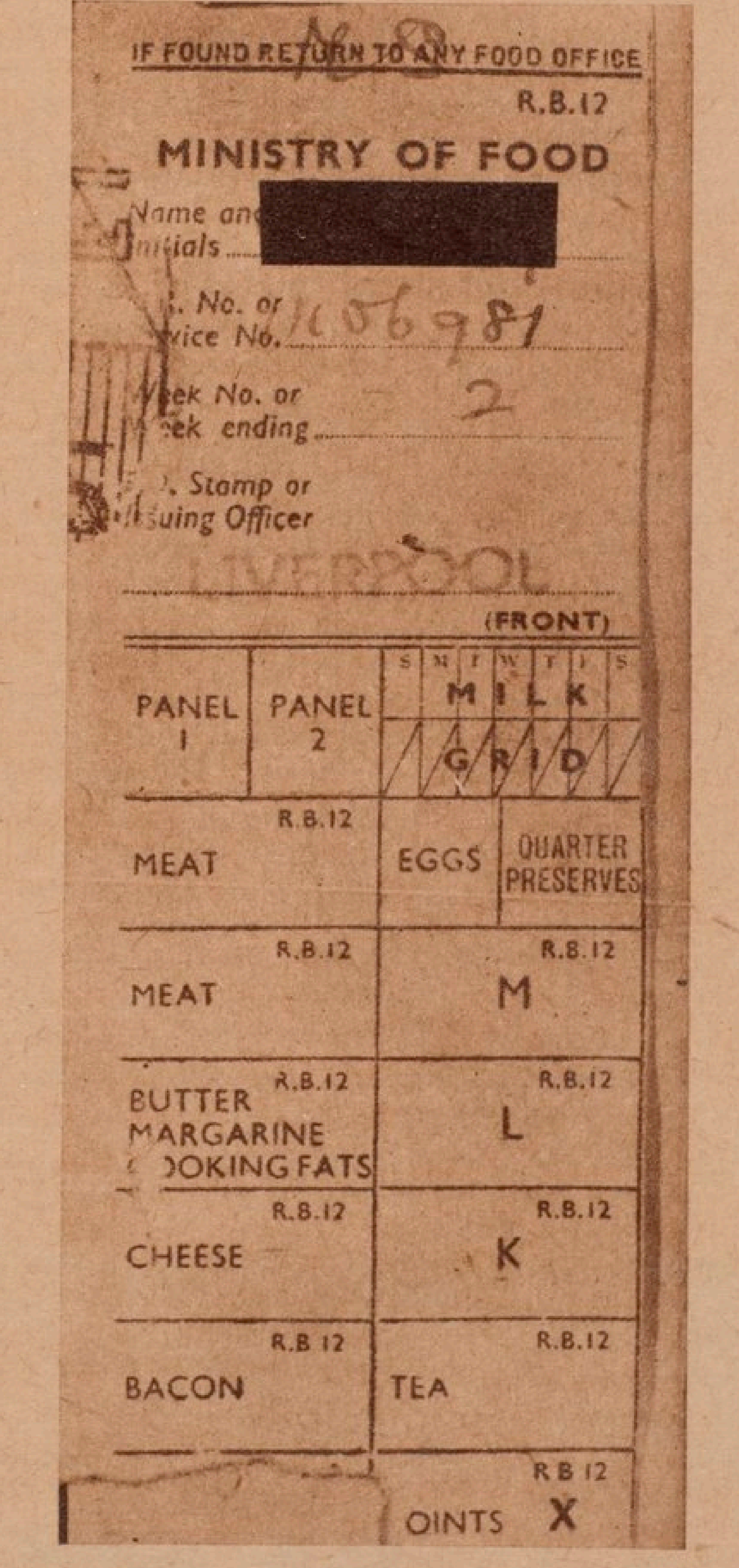
Les formalités ne traînent pas. Vraiment, les Brésiliens paraissent charmants ! Et puis... me voici déjà dans les rues de Bahia. De jolies filles passent, le sourire accueillant, un fin sourire à la parisienne et qui vous met tout de suite à l'aise. Mais comment engager la con-

Malgré la guerre qui, en scellant nos ports et en bouchant notre horizon, a fait de nous ses prisonniers, un homme de lettres égyptien vient d'accomplir un long périple maritime qui l'a mené à New-York. Aujourd'hui, il est de retour parmi nous et il a bien voulu réserver aux lecteurs d'« Images » la relation de son périlleux voyage à travers les mers minées et le monde en guerre...

versation ?... Je ne parle pas le portugais... Je risque un mot de français... et l'on me répond dans la même langue douce et roucoulante... Je ne savais pas que le français était réellement une langue universelle.

Bref, grâce au sourire latin et à l'hospitalité brésilienne, je me sens déjà chez moi... On me fait visiter les deux « Bahia », la ville haute et la ville basse, la première se dresse au sommet d'une falaise qui forme plateau, la seconde s'étend sur une étroite bande à ses pieds. Et pour se rendre de l'une à l'autre, on prend d'énormes ascenseurs où l'on paie sa place comme dans un tramway.

C'est avec regret que je quittai, quelques jours plus tard, Bahia et le Brésil.



IF FOUND RETURN TO ANY FOOD OFFICE
R.B.12
MINISTRY OF FOOD
Name and Initials [redacted]
. No. or vice No. 1106981
eek No. or eek ending 2
. Stamp or suing Officer
LIVERPOOL
(FRONT)

PANEL 1	PANEL 2	S M T W T F S — MILK GRID
MEAT R.B.12	EGGS	QUARTER PRESERVES
MEAT R.B.12	M R.B.12	
BUTTER MARGARINE OOKING FATS R.B.12	L R.B.12	
CHEESE R.B.12	K R.B.12	
BACON R.B 12	TEA R.B.12	
	OINTS X RB 12	

A Liverpool, comme dans toute la Grande-Bretagne, chaque habitant a sa carte de rationnement dont voici un spécimen.

Le bateau remonta la côte brésilienne, celle de la Guyane, du Venezuela, traversa la mer des Caraïbes, s'arrêta à Curaçao qui venait d'être bombardé et à Cuba, puis longea la Floride et atteignit New-York le 80ème jour de notre voyage...

L'itinéraire s'effectua sans incident.

New-York, comme toutes les villes des deux Amériques, est éclairée la nuit. Il y a eu quelques essais de black-out, c'est tout. D'ailleurs, la plus grande partie de l'Atlantique est soustraite au danger aérien, car les bombardiers allemands n'y possèdent aucune base.

Cinq minutes après que notre navire avait jeté l'ancre, déjà, des ingénieurs, des architectes, des charpentiers, des ouvriers de toute sorte montaient à bord et se mettaient comme des démons à mesurer, à scier, à démolir ponts, cloisons et cabines. Devant cette fébrilité, nous ne savions que faire. Nous apprîmes plus tard que le « Nil » devait être transformé en bateau-hôpital.

La plupart des réfugiés qui se trouvaient à bord furent débarqués à New-York. De là, ils devaient être dirigés sur différents centres d'accueil. Les autres avaient débarqué au Brésil pour se rendre au Venezuela et en Equateur.

DE NEW-YORK A LIVERPOOL

Je demeurai deux ou trois semaines à New-York. Puis l'on m'apprit qu'un navire devait partir incessamment pour l'Angleterre et que l'équipage du « Nil » serait le sien. Je ne connaissais pas le nom du bateau, car depuis la guerre, pour ne pas renseigner l'ennemi, on ne désigne plus les navires que par des lettres qui changent à chaque escale. Deux jours plus tard, j'embarquai sur un paquebot de luxe qui venait à peine d'être mis en service. Ce qui me frappa tout d'abord, ce furent ses cheminées inclinées et sa silhouette effilée. Il n'avait qu'un pont, les constructeurs modernes ayant supprimé les ponts inférieurs pour faire bénéficier les cabines de l'espace rendu ainsi disponible. Le bateau, d'autre part, était muni de seize tourelles de canons antiaériens, de mitrailleuses, etc.

La traversée de l'Atlantique jusqu'à Liverpool eut lieu sans incident. Nous naviguions sans escorte, mais les tourelles étaient dans un constant état d'alerte. J'occupais une cabine spacieuse que je partageais avec deux autres officiers. Et bien que tout fût rationné, jusqu'aux allumettes et aux rasoirs, nous jouissions à bord de tout le confort moderne. Il y avait souvent des séances de cinéma et la radio chantait et parlait. Toutefois, le bar ne servait que des boissons non alcoolisées — invariablement de l'orangeade ou de la citronnade. La bouteille nous manquait depuis que nous avions quitté le « Nil ».

Nous atteignîmes enfin l'Angleterre. Je débarquai à Liverpool où, pour la première fois depuis que j'avais quitté l'Egypte, j'ai eu peur, vraiment peur.

Les étrangers sont très bien accueillis en Grande-Bretagne, bien que la vie y soit assez difficile à cause du rationnement. (Je vous signale en passant que les Anglais se privent plus que nous et qu'un paquet de cigarettes anglaises coûte là-bas un peu plus que le prix auquel il est vendu au Caire.) Pour ma part, j'eus la chance de trouver une chambre à un prix raisonnable dans une charmante famille. Or, il arriva une nuit qu'à deux heures du matin, je fus réveillé par le mugissement de la sirène. Un mugissement lugubre, beaucoup plus lugubre que celui que nous entendions au Caire et à Alexandrie à l'époque où les Italo-Allemands venaient nous bombarder. Je me levai en sursaut en songeant avec terreur qu'un raid en Angleterre était autrement plus sérieux qu'en Egypte. Mais je m'aperçus bientôt que mon voisin de chambre ne s'était pas dérangé. Je le secouai pour qu'il se levât et m'indiquât l'abri. Je lui criai en vain : « Get up, get up ! » Il ne voulut rien entendre et demeura flegmatiquement dans son lit en marmonnant : « A quoi bon ? Ils seront abattus avant qu'ils n'aient le temps d'arriver au-dessus de la maison. » Dehors, le tir de barrage antiaérien faisait rage.

RETOUR

Le bateau qui devait me ramener en Egypte était un transport de troupes. Il y avait à bord à peu près 5.000 hommes qui s'étaient établis un peu partout : dans les cabines, dans les salons, à la salle à manger, sur le pont. La nuit venue, nous n'osions pas monter prendre l'air à la passerelle, car nous risquions de trébucher en heurtant des jambes étendues dans toutes les directions. Nous naviguions en convoi, escortés par des croiseurs, des destroyers et un porte-avions.

En longeant la côte africaine, nous fûmes décelés par un sous-marin. L'alerte dura toute une nuit, mais le danger se dissipa à l'aube. A quelques milles de là, pourtant, des explosions qui semblaient venir des profondeurs de la mer nous renseignèrent sur ce que nous avions risqué. Le submersible avait été dépisté et nos convoyeurs le traquaient et envoyaient des charges en profondeur qui secouaient notre bateau en dépit de l'énorme distance qui nous séparait.

Le jour suivant, nous aperçûmes un convoi qui nous doublait. Quelques heures plus tard, nous le rejoignions, mais pour voir flamber certaines de ses unités en pleine mer. Le ciel était éclairé comme par une aurore boréale et l'incendie s'étendait sur plusieurs centaines de mètres. Moins chanceux que nous, ce convoi avait été attaqué par des avions-torpilleurs qui avaient bouté le feu à ses pétroliers. Le reste de la traversée se passa sans incident. On passa le dernier jour à danser sur le pont avec les charmantes WRENS qui servaient à bord.

...Et maintenant, lorsque je pense à mes aventures de passager de guerre voguant sur l'océan, je ne puis quand même m'empêcher de penser au pays que je n'ai pas pu voir au cours de mes pérégrinations, ce pays, cette ville qu'évoquent pour moi deux vers d'Aragon :

Chérie, il t'en souvient de ces jours sans menace
Quand nous habitions tous deux à Montparnasse.

GRANDEUR ET DECADENCE DE
LA GEOPOLITIQUE

L'étrange carrière d'un système scientifique inventé par un Anglais et utilisé par les Allemands

Parce qu'il a été surtout utilisé par les éminences grises de Hitler, le mot de « géopolitique » a, pour la plupart des gens, une résonance sinistre. Pour beaucoup, la géopolitique est un terme qui suggère de sombres complots, des intrigues internationales où de blondes espionnes ont pour tâche de compromettre des hommes d'Etat, un terme que l'on tiendrait presque pour synonyme de « magie noire ».

Cette réputation, si elle est méritée dans une certaine mesure, ne correspond guère, en fait, à la réalité. La géopolitique n'est pas autre chose, disons-le tout de suite, qu'une autre manière de dire : géographie politique, c'est-à-dire une science dont l'étude s'est poursuivie pendant des siècles dans un calme académique et sans provoquer la moindre révolution. Elle a pour but spécial de découvrir les relations entre la géographie et le développement des peuples et des Etats. Mais comme plusieurs autres sciences, elle a produit des extrémistes : ainsi, certains géographes s'efforcent d'expliquer toute l'histoire humaine par la géographie tout court, de même que certains économistes essayent d'expliquer l'histoire par les facteurs économiques uniquement. Aussi il n'était jamais venu à l'idée de personne de considérer la géographie politique comme une menace...

UN SAVANT ANGLAIS

...Jusqu'à la fin du siècle dernier. A cette époque, un Allemand, Friedrich Ratzel, étudia la croissance des Etats et élabora les « lois » par lesquelles les Etats peuvent s'agrandir en enlevant du « lebensraum » — espace vital — à des voisins plus faibles. Un Suédois, Rudolf Kjellen, séduit par la doctrine, la développa et prêcha l'évangile d'un grand Etat pan-germanique qui comprendrait son propre pays et dominerait l'Europe. A eux deux, Ratzel et Kjellen firent de la géographie politique un instrument de politique nationaliste. Contrairement aux géographes scientifiques, ils dirigeaient leurs recherches dans un sens défini : comment les conditions géographiques peuvent-elles être utilisées pour agrandir l'Etat ? C'est Kjellen qui donna à cette « science appliquée » le nom de « Geopolitik ».

Il manquait malgré tout à la « Geopolitik », en tant qu'instrument politique, quelque chose. C'était plus une philosophie qu'un plan d'action. Ce n'était pas encore un système. Il échut à un Anglais d'amener la géopolitique au degré supérieur qu'elle a atteint aujourd'hui. En 1904, Sir Harold Mackinder, professeur à l'Université de Londres, faisait à la Société Royale de Géographie — dont il était vice-président — une communication d'un intérêt capital, dans laquelle il exposait des théories nouvelles, et qu'il avait intitulée : « Le pivot géographique de l'histoire ». Personne n'y prêta attention. Et l'Allemagne combattit et perdit la première guerre mondiale — peut-être parce qu'elle n'avait pas encore suivi les enseignements de Mackinder.

Celui-ci n'avait pas renoncé. En 1918, pendant la Conférence de la Paix, il écrivit un livre : « Idéaux démocratiques et réalité », dans lequel il mettait ses compatriotes en garde contre la position géopolitique encore très forte de l'Allemagne. Il conjurait les Britanniques de se rendre compte de la menace et de prendre des mesures pendant que l'Allemagne était encore faible.

Si les Britanniques continuèrent à ignorer les avertissements de Mackinder, ceux-ci ne furent pas perdus pour les Allemands eux-mêmes. Les enseignements destinés à protéger l'Empire faillirent provoquer sa perte. Les avertissements d'un certain commandant de Gaulle, un peu plus tard, devaient connaître le même sort.

L'ILE MONDIALE

En quoi la thèse de Mackinder consistait-elle ?

Le géographe anglais invitait ses lecteurs à jeter un coup d'œil réaliste sur le monde et faisait les constatations suivantes : 1° De la surface totale du globe, 3/4 sont des mers, 1/4 des terres ; 2° les 2/3 des terres sont constituées par une masse unique, l'Asie, l'Afrique et l'Europe, que l'on peut appeler l'**île mondiale.** Au large de cette masse se trouvent deux groupes insulaires : l'archipel britannique à l'ouest, l'archipel japonais à l'est. Au delà des mers sont les **îles extérieures** dont les plus grandes sont les continents américain et australien. 3° On considère normalement les Amériques comme un hémisphère, mais cela impliquerait une certaine égalité avec l'autre hémisphère. Ce qui n'est pas le cas, car l'**île mondiale** non seulement est deux fois plus grande que le reste du monde, au point de vue de la superficie, mais encore contient les 14/16èmes de la population du globe. 1/16ème vit dans les **îles côtières** (Grande-Bretagne et Japon) et 1/16ème seulement dans les **îles extérieures.**

Cependant, l'unité géographique de l'**île mondiale** n'avait jamais frappé personne parce que la population était répartie sur ses bords beaucoup plus densément qu'à l'intérieur. La masse terrestre constituait une barrière aux communications et les relations se faisaient autour du triple continent, par voie de mer, jusqu'au moment où furent introduits le chemin de fer et l'avion.

En analysant l'**île mondiale,** Mackinder constata que la région la plus dénudée et la moins développée allait du bassin de la Volga à la Sibérie orientale. Il lui donna le nom de **Terres centrales.** A part l'Oural, celles-ci ne sont composées que de terres basses, appartenant surtout à l'U.R.S.S. et aussi à la Mongolie, la Chine occidentale, l'Afghanistan et l'Iran. Autour des **terres centrales** s'étendent, en un arc gigantesque, les **terres côtières,** celles qui sont baignées par les mers navigables. Toute l'Europe, sauf une partie de la Russie, le Moyen-Orient, l'Inde et la plus grande partie de la Chine appartiennent à cette catégorie. Là, les pluies sont abondantes, le sol fertile, la plupart des fleuves navigables sur une grande profondeur. C'est là que sont nées les grandes philosophies de l'histoire et que se trouvent (en comptant les îles situées au large) toutes les grandes puissances, sauf une : les Etats-Unis. Dans le monde des terres côtières, l'élément naval devait prédominer. Pendant plus de deux siècles, cet élément devait permettre à la Grande-Bretagne d'organiser un empire s'étendant sur les cinq continents et aussi de maintenir l'équilibre entre les principaux Etats du continent européen même.

Une vue aérienne concentrée sur le Pôle Nord montre le monde sous un aspect différent de celui préconisé par les géopoliticiens. Les masses de terre de l'île mondiale (en noir) font de l'océan Arctique une sorte de Méditerranée. Au lieu d'être séparé par des milliers de milles d'eau, le monde septentrional est relié au monde occidental par les ponts de l'Alaska et du Groenland. Des routes dans le Nord seront d'une importance vitale pour l'avenir.

UNE MENACE

En reconnaissant donc l'importance de l'élément naval, Mackinder soulignait l'importance, qui en découlait, des bases terrestres et il posait la question suivante : « Qu'adviendrait-il si l'**île mondiale,** ou une grande partie d'entre elle, venait à servir de base à une puissance maritime ? Est-ce que les autres bases insulaires ne seraient pas mises en état d'infériorité au point de vue de la capacité de construction et du potentiel humain pour les équipages ? » Voilà donc ce que Mackinder craignait pour l'Empire britannique : l'unification des **terres centrales.** Il basait d'autre part ses appréhensions sur le fait que rien n'abrite l'Europe des **terres centrales** alors que la bordure asiatique est protégée par les montagnes thibétaines. Cela explique pourquoi les envahisseurs venus d'Asie centrale ont toujours pris la route des plaines européennes. S'ils n'ont pas réussi à maintenir leurs conquêtes, c'est parce que ces nomades manquaient de deux choses toujours absentes dans les **terres centrales** : une grande population et des bases d'opérations organisées.

Là-dessus, Mackinder estimait que la route parcourue dans un sens par les envahisseurs barbares pouvait l'être aussi en sens inverse — allusion au « Drang nach Osten » allemand. A son avis, la nation qui tiendrait l'Europe orientale à sa merci, comme l'Allemagne souhaitait de le faire, pouvait s'estimer maîtresse des **terres centrales** et entreprendre, après cela, la conquête du reste du monde. Mackinder résumait son raisonnement par une formule en trois points :

1. — Qui domine l'Europe orientale commande les **terres centrales ;**

2. — Qui domine les **terres centrales** commande l'**île mondiale ;**

3. — Qui domine l'**île mondiale** commande le monde.

Tous les géopoliticiens sont d'accord sur l'exactitude des propositions 1 et 3 ; certains contestent, par contre, la véracité de la proposition 2 à laquelle ils substituent plutôt la règle suivante :

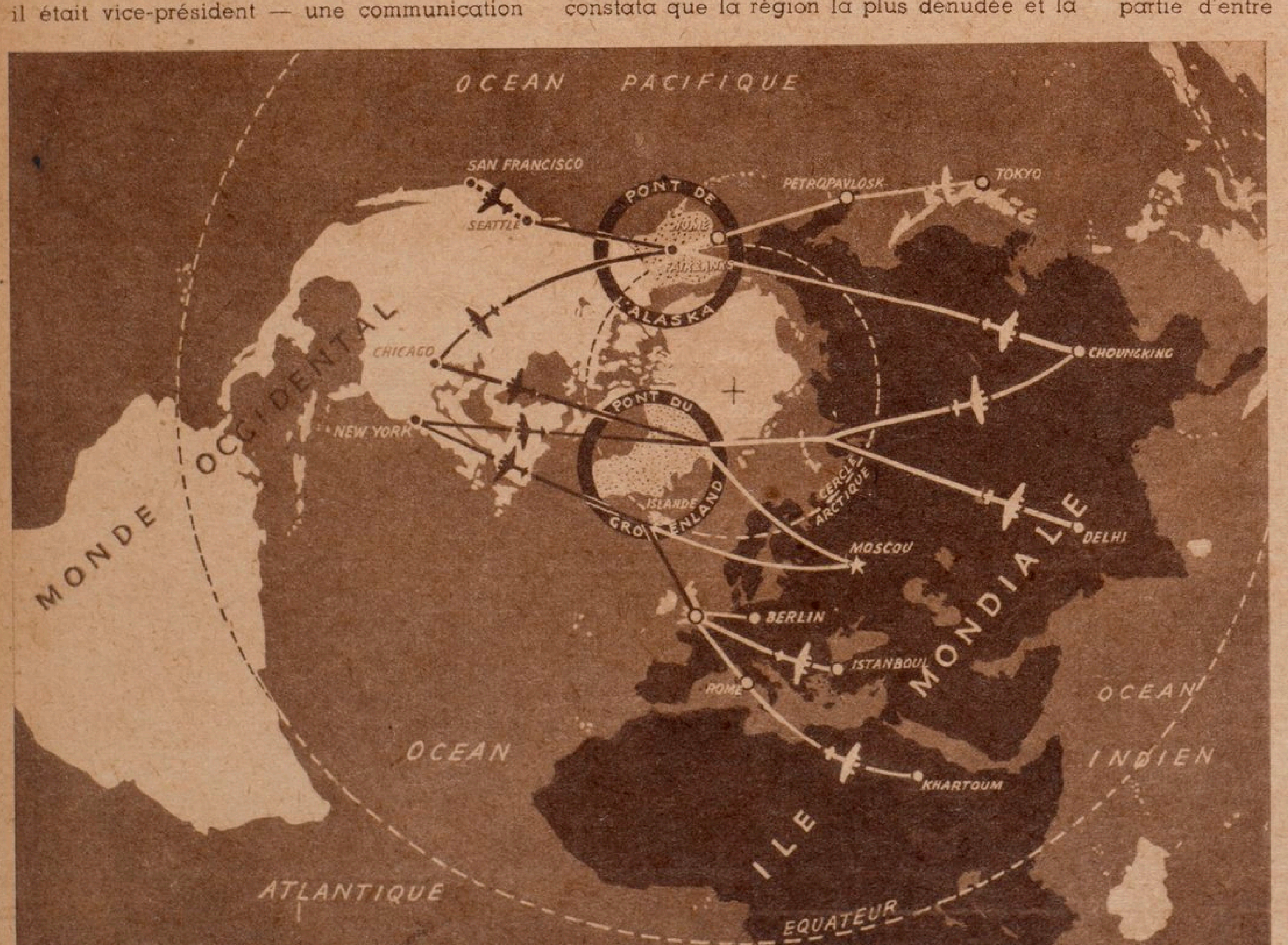
Qui commande les **terres côtières** commande l'**île mondiale.**

Pour le moment, et tant que les nouvelles industries russes de la Volga et de l'Oural ne seront pas plus développées, il semble que la dernière formule soit plus proche de la vérité. Pourtant, bien que Mackinder attachât aux **terres centrales** une importance qu'elles ne possèdent pas encore, ses appréhensions au sujet d'une puissance unique en Europe orientale étaient bien fondées. Car cette puissance serait en mesure de frapper en direction des côtes européennes aussi bien que vers l'intérieur. Lorsque, en 1939, la Russie signa un pacte avec l'Allemagne, cette éventualité redoutée sembla sur le point de se réaliser. Heureusement pour le monde, l'unité n'était pas réelle. Hitler se retourna contre la Russie, au mépris des enseignements de son conseiller ès-géopolitique, le Prof. Haushofer, qu'il avait cependant toujours, et pour son plus grand profit, écouté jusque-là.

QUI EST HAUSHOFER ?

Le major-général Professeur Docteur Karl Haushofer est incontestablement le géopoliticien le plus connu, bien qu'il ne fût qu'un disciple de Mackinder. Après avoir commandé une division pendant la Grande Guerre, il reçut une chaire à l'Université de Munich. L'un de ses étudiants, Rudolf Hess, enthousiasmé par ses théories, le présenta à Hitler qui se trouvait interné alors à la forteresse de Landsberg. Haushofer donna à Hitler des bases solides aux idées un peu nébuleuses qu'il avait à l'époque et il lui inspira — s'il n'écrivit pas directement, comme le pensent d'aucuns — le chapitre XIV de « Mein Kampf ». Quoi qu'il en soit, Haushofer édicta pour l'Etat totalitaire des règles analogues à celles de Machiavel pour l'Etat monarchique. Haushofer développa en particulier le concept de l'« Etat organique » préconisé par Ratzel et Kjellen. L'Etat, selon lui, est un organisme vivant, comme un animal. Il doit croître et se développer, sous peine de disparaître, et s'il lui manque certains organes vitaux (vastes espaces, frontières sûres, etc.), il est justifié de les prendre chez des voisins plus faibles. La théorie est évidemment fausse : un homme qui a perdu un œil n'attend pas à un coin de rue le premier passant venu pour lui en arracher un. Mais ce sont précisément ces idées qui séduisirent Hitler, car elles donnaient une couleur scientifique aux projets d'expansion nazis.

Haushofer poussa les recherches géopolitiques à un point extrême. Il envoya des expéditions dans toutes les parties du monde, et les renseignements obtenus par tous ces



Le monde vu selon les concepts de Mackinder. L'île mondiale est divisée en trois grandes sections. A l'est de la Volga se trouvent les grands territoires centraux ; tout autour s'étendent les terres côtières ; et aux deux extrémités se trouvent les deux groupes insulaires de Grande-Bretagne et du Japon. Les grands centres de civilisation et de puissance ont toujours été établis sur les côtes.

techniciens étaient soigneusement classés et commentés — à l'usage de l'état-major général allemand. Plus de mille experts étaient employés, à l'Institut de Géopolitique de Munich, à mettre en ordre les documents recueillis de sources diverses. La nouvelle science prit, au reste, une telle envergure qu'elle engendra une demi-douzaine de sciences satellites comme la géo-jurisprudence, la géomédecine, la géo-psychologie, etc. L'un des objets de cette dernière était d'étudier des questions comme l'influence du paysage sur le moral militaire. D'après Haushofer, l'échec de l'expédition alliée contre la Russie bolchevique en 1919 fut dû en grande partie à l'effet déprimant des steppes désolées de la région d'Arkhangel sur les soldats français et britanniques. Lorsque Rommel entraîna son Afrika Korps dans une serre géante, en Allemagne, il ne cherchait pas seulement à habituer ses hommes à la chaleur du désert, mais aussi à préparer leurs esprits à la vie qu'ils allaient mener au milieu d'une ambiance étrange.

GRANDEUR ET DÉCADENCE

Un an après l'avènement de Hitler, en 1934, Haushofer fut nommé président de l'Académie allemande. C'est dire dans quelle estime les nazis le tenaient. Un autre témoignage de la valeur de Haushofer aux yeux de Hitler, c'est que la femme du géopoliticien, qui est juive, et ses deux fils furent nommés « Aryens honoraires ».

Les principes de Haushofer sont incontestablement justes dans une certaine mesure. Le géopoliticien de Munich n'avait peut-être aucun scrupule moral, mais ses raisonnements étaient solides. Il se rendit compte que la puissance de l'Empire britannique était basée sur la flotte anglaise, celle-ci devant s'appuyer sur une chaîne de ports, de Gibraltar à l'Australie, en passant par Malte, Suez, Aden, Colombo, Singapour. Or, remarquait-il, si une ou plusieurs puissances continentales mettaient ces ports en danger, l'Empire s'en trouverait menacé. C'est ainsi qu'en 1930, Haushofer, au cours d'un entretien avec un officier britannique, prédit très précisément que Singapour — parce que ses canons étaient tournés vers la mer — tomberait un jour non à la suite d'un assaut naval, mais à la suite d'une campagne terrestre.

Haushofer préconisait donc, pour venir à bout de l'Angleterre, l'unification, sous l'égide allemande, des **terres centrales**. Russie comprise, et il espérait bien qu'elle serait réalisée sans que le Reich dût se faire saigner à blanc. Mais cette théorie se heurtait à une forte opposition : elle était en effet directement contraire aux enseignements du Dr Alfred Rosenberg, « philosophe » du national-socialisme et partisan d'une « alliance nordique » avec la Grande-Bretagne contre le communisme. Hitler, déchiré d'abord entre ses deux précepteurs, hésita longtemps avant de pencher en faveur du plan Rosenberg.

Ce fut la fin de Haushofer. Cet homme, qui avait enseigné à l'Allemagne comment conquérir le monde, qui avait mis son pays en garde contre la force russe, tomba en disgrâce et, selon certains, il aurait été fusillé peu après le début des hostilités germano-russes.

DEUX ERREURS

Les géopoliticiens allemands — on ne saurait conclure cet article sans le remarquer — avaient commis deux erreurs capitales. La première, c'est qu'ils laissaient l'Amérique en dehors de tous leurs calculs. Sans doute, s'ils avaient agi autrement, les résultats auxquels ils tenaient à arriver, des résultats préconçus, auraient-ils été faussés. Leur seconde erreur, la plus grave techniquement, c'est que l'avènement de la puissance aérienne change complètement le concept de l'**île mondiale**. Sur une mappemonde de Mercator, l'**île mondiale** apparaît nettement, mais cette représentation du monde, convenable pour les marins, est inexacte pour les aviateurs. Ceux-ci voyagent en ligne droite, audessus des terres ou des mers, et prennent le chemin le plus court. Si donc l'on regarde une projection de l'hémisphère septentrional de manière que le Pôle Nord en soit le centre, on constatera que toutes les grandes masses terrestres sont relativement proches les unes des autres. Les grandes routes aériennes de l'avenir se croiseront dans la région du Pôle.

La doctrine de Mackinder, reprise par Haushofer, à savoir que la puissance terrestre pouvait conquérir l'**île mondiale**, était basée sur la prémisse que la puissance navale serait neutralisée. Mais la puissance aérienne ne peut pas être neutralisée. Elle peut attaquer directement les sources de la puissance aérienne. La puissance géopolitique de l'avenir doit donc être constituée par une nation dont le territoire est vaste, la population nombreuse, les richesses industrielles développées (conditions d'une production aéronautique prépondérante) et qui posséderait au surplus des bases avancées adéquates. L'Allemagne possède les deux premiers éléments ; le troisième — des bases aériennes stratégiquement placées — lui manque totalement. La Russie et les Etats-Unis satisfont à toutes les conditions. L'avenir dira si les géopoliticiens de la nouvelle école ont vu juste.

(Adapté d'un article de Joseph J. Thorndike Jr. dans « Life »)

Une lettre pour vous

« Voici des jours et des jours que je réfléchis à mes projets d'avenir sans arriver à voir clair en moi. Et pourtant il est grand temps que je prenne une décision. Je viens de passer mon baccalauréat. J'ai été un brillant élève en chimie, sciences naturelles, physique et latin, et par goût je voudrais devenir médecin ou ingénieur chimiste. Mon père a une importante maison de commerce et la guerre lui a permis de donner encore plus d'extension à ses affaires. Il désire, ou plutôt il veut que je le seconde dans son travail. Malheureusement, je me sens médiocrement attiré vers le commerce. Vivre enfermé dans un bureau, face avec des chiffres, et discuter avec une clientèle de demi-grossistes me paraît un destin médiocre. Toute ma vie j'ai rêvé choisir une profession libérale et vivre pour l'étude. Ma famille entière s'oppose catégoriquement à ces projets, me disant qu'après des années d'études très coûteuses et qui de plus nécessiteraient mon départ à l'étranger (Beyrouth actuellement) j'arriverai à peine à gagner ma vie, alors qu'il me serait très facile, avec un peu de bonne volonté, de m'initier au commerce afin, un jour, de continuer les affaires de mon père. Comme je suis fils unique, le dernier-né après quatre filles, toutes non mariées, ma famille trouve qu'il est de mon devoir d'assurer la continuité de notre maison. C'est au nom de mes responsabilités vis-à-vis de mes sœurs (que j'aime beaucoup) que mes parents font pression sur moi. Ils me citent quantité de cas de jeunes médecins sans clientèle pour mieux faire ressortir l'attrait du bénéfice immédiat. La réalité justifie ce raisonnement pratique. Pourtant je ne peux m'habituer à l'idée de devenir un négociant et de renoncer à mes ambitions. Mon père me dit de faire un essai d'un an ou deux. Lui-même a fait des études d'architecte, mais ces études ne lui ont servi de rien. Il parle donc en connaissance de cause. Croyez-vous que je doive tenter l'expérience ? Vous avez dit, dans une de vos lettres, que notre devoir véritable est de trouver notre voie. Mais c'est bien difficile, parfois. Peut-être que je m'abuse sur mes propres possibilités. J'ai peine à prendre une décision dont dépendra mon avenir et probablement celui de ma famille. Pouvez-vous m'aider à voir clair en moi ? »

UN JEUNE BACHELIER

J'ai beaucoup réfléchi avant de vous répondre, jeune bachelier, car ma réponse d'autres bacheliers la liront et je n'entends ni les flatter ni les décevoir. Mon ambition est d'aider, comme vous le dites, à voir clair en soi. Seule la réalité des faits dicte la décision à prendre. Cette réalité, voulez-vous que nous l'envisagions ensemble ?

Il est, d'abord, une vérité essentielle, trop souvent oubliée. La voici : tous les avantages que peut procurer le commerce, toutes les incertitudes que représente une profession libérale ne sont que des considérations d'ordre pratique, fort importantes, sans aucun doute, mais ces considérations **seules** n'ont pas le droit de décider d'une vie. Il en est d'autres au-dessus d'elles, car on ne vit pas que pour l'argent. L'argent, tout indispensable soit-il, est un moyen, une puissance, mais un pauvre but. Il vaut uniquement par ce qu'il représente de possibilités, de moyens d'action. Et ces possibilités, il s'agit d'en faire une réalité heureuse ou féconde. Lorsqu'un homme qui a amassé une fortune ne sait pas s'en servir et la garde stérile, on dit de lui : « C'est un homme d'un million », et c'est exprimer avec bon sens que par soi-même cet homme n'existe pas. Sa fortune le possède. Il en est l'esclave et non le maître. Qu'importe si cet esclavage est toute sa jouissance, sa raison d'être ? Le fait est là. Vous en avez mille exemples autour de vous. Ceci est une constatation et non une critique. D'ailleurs, il est presque impossible à celui qui a mis une vie pour amasser une fortune de pouvoir en profiter lui-même. La plupart du temps, c'est bien plus pour ses enfants que pour lui que l'homme travaille. Ce qui revient à dire qu'il n'est pas de vies sans idéal, et que l'argent n'est pas un but en soi.

Maintenant, il est une autre vérité, essentielle également, et que Paul Gsell, dans ses entretiens avec Rodin, a mise en lumière avec toute la grandeur de la simplicité : « Ce qui manque le plus à nos contemporains, c'est, il me semble, l'amour de leur profession. Ils n'accomplissent leur tâche qu'avec répugnance. Ils la **sabotent** volontiers. Il en est ainsi du haut en bas de l'échelle sociale... Presque tous les hommes semblent considérer le travail comme une affreuse nécessité, comme une corvée maudite, tandis qu'il devrait être regardé comme notre raison d'être et notre bonheur. » Pesez tous les mots. Ils sont lourds de sens. Et posez-vous cette question : que vaut une vie où le travail est une corvée et la fortune la rançon de cette corvée, alors qu'il est tellement exaltant d'aimer la vie pour l'« effort même qu'on y peut déployer » ?

Marcel Achard met dans la bouche d'un de ses personnages cette boutade terrible : « Je gagne ma vie en la perdant. » Je sais que ce mot est cruellement vrai pour beaucoup. Pour tous ceux qui n'ont pas le droit de choisir, et qui, immédiatement, à peine leurs études terminées, bien ou mal, doivent accepter la première offre d'emploi et s'y adapter malgré toute leur répugnance, parfois. Pour eux, il n'y a pas de choix, mais une loi dure : celle de la nécessité.

Mais vous, vous êtes parmi les privilégiés de l'existence : la fortune vous donne le privilège du choix, la liberté de préférer tel métier à tel autre. A quoi servirait donc cette fortune si elle n'existe que pour vous enchaîner à un genre de travail que vous n'aimez pas ? Si sa rançon est l'abandon d'une vocation ? La fortune mérite-t-elle ce sacrifice ? C'est à vous de répondre à cette question. Car vous savez le prix que vous donnez à la vie matérielle confortable, voire luxueuse. Vous savez également la joie que donnent l'étude et le travail personnel.

« Mais je ne suis pas seul en cause, dites-vous. J'ai quatre sœurs. » Croyez-vous qu'en 1943, c'est-à-dire à la veille d'une rénovation sociale, les filles comme les garçons ne doivent pas assumer leurs propres responsabilités ? La fortune gagnée aujourd'hui est une faible garantie contre les incertitudes de l'avenir. Le monde de demain aura besoin de techniciens qualifiés et chacun ne doit dès maintenant compter que sur sa capacité de travail ou de production. Ce sont les vérités de notre temps et il faut bien les accepter à notre tour, car ce sont ces vérités qui créent les jeunesses heureuses et fortes.

« La première condition du bonheur est que l'homme puisse trouver sa joie au travail. Il n'y a pas de vraie joie dans le repos, le loisir, si le travail joyeux ne le précède. » (André Gide).

Voilà, jeune bachelier, ce que, en toute bonne foi, je crois devoir rappeler à tous ceux qui, au seuil de la vie, errent, hésitent et s'interrogent.

VOTRE AMIE

LEA. — Vous n'êtes pas la seule, Madame, pour qui le rêve est la seule évasion possible hors d'une réalité austère. C'est votre soif de tendresse qui crée le mirage, et je ne vois dans ce sentiment pur et idéal aucune lâcheté. Je ne puis vous donner de conseil, car je ne sais pas pourquoi il ne vous est pas possible de vous remarier. Cependant, je vous souhaite du fond du cœur une part plus douce et plus réelle.

Les lecteurs et lectrices qui désirent consulter la rédactrice de cette rubrique sur leurs problèmes sont priés d'adresser leurs lettres à « Images », Poste Centrale, Le Caire ». Ecrire sur le coin de l'enveloppe : « Une lettre pour vous ».



NOS CONTES

LA PORTE OUVERTE

— Ma tante descend tout de suite, M. Nuttel.

Une petite personne fort décidée venait de faire son apparition et parlait sur un ton tout à fait dégagé.

« Entre temps, vous devrez vous contenter de ma compagnie. »

Framton Nuttel essaya de flatter la nièce sans toutefois discréditer la tante. A part lui, il doutait fort que ces visites faites à des étrangers fussent utiles à la cure de repos entreprise pour guérir ses nerfs. Comme il se préparait à venir dans ce tranquille petit coin de campagne, sa sœur l'avait averti :

— Je sais comment cela va se passer : tu vas t'enterrer là-bas, tu n'auras pas à qui parler et tes nerfs seront en un bien plus triste état à force de t'ennuyer. Je vais te donner des lettres d'introduction pour toutes les personnes que je connais dans le patelin. Quelques-unes étaient même charmantes, si je m'en souviens bien.

Framton se demandait si Mrs Sappleton, chez qui il se trouvait en ce moment, faisait partie de la catégorie de ces personnes.

— Vous connaissez beaucoup de monde ici ? demanda la nièce après un silence jugé par elle suffisamment long.

— Pas une âme, répondit Framton Nuttel. Ma sœur a passé plusieurs jours, il y a quatre ans, à l'Evêché. Elle m'a donné des lettres d'introduction pour certaines personnes d'ici.

Le ton de la dernière remarque était nettement rempli de regret.

— Alors vous ne savez absolument rien de ma tante ? poursuivit la décidée petite fille.

— Son nom et son adresse uniquement, répondit l'interpellé.

Il se demandait si Mrs Sappleton était mariée ou veuve. Un je ne sais quoi d'indéfinissable dans la pièce révélait une présence masculine.

— La grande tragédie de sa vie eut lieu trois ans plus tôt, reprit l'enfant, à peu près à l'époque où votre sœur était là.

— La tragédie de sa vie ? questionna avec surprise Framton.

Dans ce petit coin de la campagne, les tragédies étaient tout à fait déplacées.

— Vous vous demandez peut-être pourquoi nous gardons cette porte ouverte par cette après-midi d'octobre, observa la nièce, indiquant une large porte vitrée ouvrant sur la pelouse.

— Il fait pourtant assez chaud pour cette époque de l'année, fit remarquer Framton. Mais quel rapport cette porte a-t-elle avec la tragédie ?

— C'est par cette porte que, trois ans plus tôt, comme aujourd'hui, son mari et ses jeunes frères sont partis pour la chasse. Ils n'en sont jamais revenus. En traversant les marais pour chasser la bécassine, ils furent tous trois engloutis dans une fondrière. L'été avait été très humide, vous savez, et les endroits sûrs, les années précédentes avaient cédé sans avertissement. On ne retrouva jamais leur corps. C'est là le plus terrible.

Ici la voix de l'enfant perdit toute assurance et devint tremblante.

— Pauvre tante ! Elle pense toujours qu'ils vont revenir avec le petit épagneul marron perdu avec eux et qu'ils rentreront par la porte comme d'habitude. C'est pourquoi cette porte est ouverte tous les soirs jusqu'à la nuit. Pauvre chère tante ! Souvent elle m'a raconté comment ils sont partis, son mari avec son imperméable blanc jeté sur son bras, et son plus jeune frère, Ronny, chantant le « Tipperary », pour la taquiner, parce que cette chanson l'énervait, disait-elle. Savez-vous ? Parfois, pendant les soirées calmes et tranquilles comme celles-ci, j'ai presque peur de les voir entrer par cette porte.

Elle s'arrêta ; un petit frisson secoua ses épaules.

Ce fut un grand soulagement pour Framton quand la tante pénétra dans la pièce en s'excusant d'être en retard.

— J'espère que Véra vous a distrait, dit-elle aimablement.

— Elle a été très intéressante, répliqua Framton.

— La porte ouverte ne vous gêne pas, j'espère, dit vivement Mrs Sappleton. Mon mari et mes frères vont revenir incessamment de la chasse et ils entrent toujours par là. Ils ont été chasser la bécassine ce matin ; et comme ils vont revenir boueux et sales, ils vont faire des horreurs sur mes pauvres tapis. C'est tout à fait les hommes, ça, acheva-t-elle avec un sourire.

Elle bavardait gaiment, parlant de la chasse, de la rareté du gibier et de la perspective des canards pour l'hiver. Ce fut horrible pour homme. Il fit un effort désespéré, mais peu heureux pour détourner la conversation de ce lugubre sujet ; il était conscient que son hôtesse ne lui prêtait pas une oreille très attentive ; ses yeux se dirigeaient constamment vers la porte ouverte et vers la pelouse au delà. C'était certainement une malheureuse coïncidence d'avoir fait sa visite en ce tragique anniversaire.

— Les docteurs furent d'accord en m'ordonnant un repos complet, l'absence de toute excitation mentale et l'abstinence de tout exercice physique violent, annonça le jeune homme, ayant nettement l'impression que des étrangers ou de vagues connaissances ne s'intéressent nullement aux petits détails de nos infirmités et de nos maladies et encore moins de leurs causes et de leurs cures.

« A propos du régime, continua-t-il, ils ne furent pas d'accord.

— Non ? s'étonna Mrs Sappleton de la voix d'une personne réprimant un bâillement à la dernière minute.

Tout à coup elle se redressa, son visage s'anima et exprima la plus vive attention, mais pas à l'égard des lamentations de Framton.

— Ils sont enfin arrivés ! s'écria-t-elle toute joyeuse. Juste à temps pour le thé ; ils semblent être crottés jusqu'aux yeux.

Framton frissonna légèrement et tourna vers la nièce un regard de sympathique compréhension. L'enfant regardait dehors avec une visible horreur dans les yeux. Une peur indicible secoua Framton. Il se retourna et regarda dans la même direction. Dans l'ombre de plus en plus profonde, il aperçut trois silhouettes marchant à travers la pelouse et se dirigeant vers la porte ; elles portaient toutes des fusils sous le bras et l'une d'elles avait en plus un manteau blanc négligemment jeté sur ses épaules. Un épagneul marron était sur leurs talons. Sans bruit elles approchèrent de la maison. Puis, dans le crépuscule, une voix jeune et rauque entonna joyeusement le « Tipperary ». Framton empoigna sauvagement son chapeau et sa canne ; il gravit comme d'un seul pas la porte d'entrée, l'allée de gravier et traversa la grille du jardin. Un cycliste venant dans le sens contraire dut chercher refuge dans le fourré voisin pour éviter une collision inévitable.

— Nous voilà, ma chérie, cria le porteur de l'imperméable, entrant par la porte vitrée, plutôt boueux, mais secs en grande partie. Qui est cet homme qui s'est précipité dehors en nous voyant arriver ? demanda-t-il.

— Un personnage extraordinaire, un certain M. Nuttel, répondit Mrs Sappleton. Il ne parlait sans arrêt de ses maladies ; il est parti en trombe sans nous faire ses adieux ou ses excuses quand vous êtes arrivés. On aurait cru qu'il avait vu un fantôme.

— L'épagneul l'a effrayé, je pense, opina calmement la fillette. Il m'a raconté qu'il avait horreur des chiens. Il fut une fois poursuivi sur les rives du Gange, jusque dans un cimetière, par une meute de chiens parias, et il dut passer la nuit dans une tombe fraîchement creusée avec toute cette horde de hargneuse, aboyante et écumeuse au-dessus de lui. Il y a là de quoi ébranler les nerfs de n'importe qui.

La fillette ne manquait certainement pas d'imagination ni d'esprit d'à-propos.

SAKI

(Traduit de l'anglais)

LE CAS WEYGAND (SUITE)

ragement. A quoi bon s'obstiner contre une opposition qui finirait, tôt ou tard, par être la plus forte ? L'ancien collaborateur de Foch, qui a gardé à 75 ans toute la souplesse et la vivacité du cavalier, ne voyait pas approcher sans mélancolie le terme de sa carrière, alors qu'il se jugeait encore capable de servir. La retraite définitive — surtout cette retraite sans prestige, après la défaite, après l'échec de sa mission à Alger, sous la pression d'une poignée d'hommes qu'il méprisait — c'était pour lui, en quelque sorte, la rupture forcée des liens qui le rattachaient à la seule famille véritable : l'armée.

En novembre, Weygand dut encore se rendre à Vichy sur convocation urgente. Dès son arrivée, le maréchal lui dit : « *La situation est de plus en plus grave. Il n'y a plus à tergiverser. L'insistance allemande est terrible. Il faut vous démettre de votre charge et accepter d'être ministre.* » Weygand répondit par les mêmes arguments qu'en août et en octobre, ajoutant qu'il ne rentrerait à aucun prix dans le gouvernement, parce qu'il ne voulait pas être le collègue d'hommes qui trahissaient Pétain et la France.

Pendant deux ou trois jours, le chef de l'Etat envoya à Weygand de nombreux émissaires, qui essayèrent de le convaincre, mais ils ne purent y réussir. Lucien Romier, notamment, vint lui dire que ce serait assez, pour apaiser les Allemands qu'il renonçât à son commandement militaire. Finalement, Weygand fut convoqué chez Pétain, en présence de quatre ministres, pour prendre connaissance de ce qu'on appelait « l'ultimatum ». Ce n'était plus cette fois une note d'Abetz, c'était simplement une lettre personnelle, adressée à M. Benoist-Méchin par le général von Stuelpnagel, l'homme qui a ordonné les exécutions d'otages, « L'Assassin de Paris », comme disait Weygand en racontant cette scène, s'y exprimait ainsi : « *Chacun sait que Weygand n'aime pas les Allemands. Pourquoi donc le laissez-vous encore en fonctions ? Quand nous aurons pris Moscou et quand l'Ordre Nouveau sera instauré en Europe, la France ne devra pas s'étonner d'être traitée par nous en ennemie.* »

Quand Weygand eut achevé sa lecture et qu'il releva les yeux, le maréchal et ses quatre ministres le regardèrent sans prononcer un seul mot. C'étaient eux — racontait Weygand — qui faisaient figure d'accusés et moi de juge. Enfin, le maréchal lui demande : « *Qu'en pensez-vous ?* » « *Vous avez deux solutions,* répondit Weygand. *La première est de dire : Il sert la France depuis cinquante-six ans et il restera là où il est. La seconde est d'obéir.* » Et comme personne ne disait rien, après un assez long silence, Weygand conclut ; « *Maintenant, j'ai compris. La question est réglée. Qu'il en soit fait comme vous le voulez.* » Puis il fit quelques recommandations au sujet de l'Afrique : « *Après ma démission, ne bousculez rien. Ce serait dangereux. Laissez en place les hommes qui y sont. Je réponds d'eux.* » A quoi le maréchal répondit : « *Je considère ceci comme votre testament et je veillerai à ce qu'il soit exécuté.* » Puis la séance fut levée.

Weygand avait l'intention de prendre sa retraite à Blidah, petite ville d'Algérie, pour y finir ses jours sous le soleil d'Afrique. Cette modeste consolation devait lui être refusée. Dans la soirée de ce même jour, Pétain lui dit que son retour en Algérie, même à titre de simple particulier, serait mal interprété par les Allemands et qu'il valait mieux qu'il ne remît plus les pieds à Alger, même pour y prendre congé de ses collaborateurs.

Et c'est ainsi que Weygand s'est retiré sur la Côte d'Azur, avec deux officiers, dont son fils, Jacques Weygand, chef d'escadron de spahis, auquel on n'a pas osé permettre de continuer à servir en Afrique.

SOLUTIONS

METAGRAMME ANAGRAMMIQUE

Importun, prémunit, permutai, trempais, partiels, laitiers, résilias.

PHRASES LOGOGRIPHIQUES

Colporte. — Protocole.

LES MOTS HISTORIQUES

1. *Jacques Cœur* — 2. *Thémistocle* — 3. *Poincaré* — 4. *Léonidas* — 5. *Cicéron.*

PHOTOS-DEVINETTES

1. — « *Le Procès de Mary Dugan.* 2. — « *I.F.1 ne répond plus* ». 3. — « *Moi et l'Impératrice* ». 4. — *History is made at night* ».

Féminités



La célèbre championne de patins sur glace, Sonja Henie, revêtue d'un uniforme qui rehausse sa grâce.

DES REMEDES SIMPLES...

Il ne faut pas dépenser une fortune pour avoir toujours sous la main les produits qui nous permettent d'entretenir notre maison, notre linge ou nos vêtements. J'ai groupé pour vous toutes quelques recettes extrêmement utiles et que vous apprécierez fort au bon moment.

AVEC DU BLANC D'ŒUF...

...Vous collerez les étiquettes sur les flacons de verre. Humectez le verso de l'étiquette avec le blanc d'œuf battu en neige et appliquez humide sur la bouteille.

AVEC DU VINAIGRE...

...Vous enlèverez sur vos vitres les taches de mouches. Avec du vinaigre bouillant, vous ferez partir également les taches de peinture sur les vitres, l'émail, les carrelages, etc... Essuyés avec du vinaigre avant d'être cirés, vos meubles auront un brillant plus beau et plus durable. Enfin, n'oubliez pas que le marbre doit être nettoyé avec un chiffon humecté de vinaigre et trempé dans du sel. Ensuite vous l'essuyez et vous le faites briller avec un peu d'encaustique.

AVEC DU PETROLE...

...Vous ferez disparaître les taches de doigts qui finissent par noircir les portes, les armoires, les fenêtres vernies ou blanches. Le pétrole permet aussi d'enlever sur l'acier — sur une paire de ciseaux, par exemple — les taches de rouille.

AVEC DU GROS SEL...

...Vous ferez refroidir plus rapidement un plat. Mettez ce plat dans un récipient contenant de l'eau fraîche à laquelle vous ajouterez une poignée de gros sel.

AVEC DU CITRON...

...Vous pourrez conserver votre moutarde fraîche et lui garder toute sa saveur en la recouvrant d'un zeste de citron.

AVEC DU BEURRE...

...Vous enduirez la surface des oignons coupés en deux, que vous ne voulez pas utiliser tout de suite. Ainsi ils resteront frais.

AVEC DU CAFE NOIR...

...Employé à chaud, vous délustrerez les vêtements noirs. Frottez toutes les parties brillantes de l'étoffe, puis repassez celles-ci à l'envers avec un patte-mouille.

AVEC DU TALC...

...Vous nettoierez les cartes à jouer et leur redonnerez leur bel aspect glacé. Si elles sont très sales, frottez-les doucement au préalable avec un peu de lait cru. N'oubliez pas non plus que le talc évite qu'un cerne se forme à la place des taches nettoyées à la benzine. Avant que celles-ci ne soient sèches, il suffit de mettre du talc sur un tampon d'ouate et de frotter l'étoffe en rond.

AVEC DE LA FARINE DE MOUTARDE...

...et de l'eau chaude, vous enlèverez des couverts l'odeur de poisson qui est si tenace. Vous utiliserez aussi l'eau chaude et la farine de moutarde pour rincer les flacons dont vous voulez faire disparaître l'odeur de parfum, de médicament, etc...

AVEC DU PERSIL...

...Vous frotterez vos mains pour en faire partir l'odeur désagréable qui reste après avoir fait reluire les cuivres.

AVEC DU RIZ...

...Vous empêcherez votre sel d'être humide. Pour cela, mettez quelques grains dans votre salière.

AVEC DE LA TOMATE...

...Vous enlèverez facilement les taches d'encre sur vos doigts.

ANNE-MARIE

VOUS TRANSPIREZ...

Avec les premières fraîcheurs de l'automne se pose un nouveau problème pour les femmes : c'est celui de la transpiration. Durant l'été, grâce aux robes lavables et si faciles à repasser, il ne présentait pas un si grand inconvénient, mais avec les tailleurs ou les robes de lainages, et surtout avec les pull-overs, sweaters, etc., si difficiles à laver, il se pose une fois de plus.

Il est très facile de diminuer la transpiration sans causer aucun trouble à l'organisme, comme beaucoup de femmes le craignent encore trop souvent. Et il est également très aisé d'éviter que la peau ne répande une odeur désagréable.

Pour cela, comme je l'ai déjà dit bien souvent, il faut avant tout bien se porter. Il est reconnu que le mauvais fonctionnement du foie ou des reins communique au corps une odeur différente. De même, la nourriture change la senteur de l'être humain. Veillez donc, tout d'abord, à votre état général, ayez, ensuite, un régime sain et normal.

Usez et abusez de l'eau. Buvez-en plusieurs fois par jour, car elle est excellente pour l'élimination des toxines. Faites des ablutions complètes très fréquentes, la douche quotidienne est encore le meilleur remède à une transpiration trop abondante. Ayez toujours du linge aussi net que possible. Nettoyez souvent les vêtements que vous devez mettre chaque jour. Ne tolérez aucune tache, aucune encolure souillée. Soyez extrêmement méticuleuse pour votre toilette et vos vêtements.

Enfin, servez-vous, tous les deux jours d'abord, et, enfin, une fois par semaine, d'un bon désodorisant. Souvent, ce n'est que parce qu'on n'en use pas régulièrement qu'on se plaint de ne pas avoir des résultats satisfaisants. Mais si vous suivez bien les indications qui sont en général données en même temps que le produit, vous ne devrez plus souffrir de la transpiration qui vous gêne et abîme vos lainages.

SACHEZ CHOISIR VOS ACCESSOIRES

Puisque vous savez tricoter, n'hésitez pas : mettez-vous tout de suite au travail et faites-vous des accessoires de laine. Vous pouvez très bien tricoter un sac avec une laine épaisse de couleur et vous assortirez vos gants à votre sac.

Lorsque vous tricotez un nouveau chandail, ayez la précaution d'acheter quelques pelotes de laine en plus (une ou deux suffisent). Si vous ne les utilisez pas tout de suite pour les accessoires, conservez-les et, lorsque vous aurez un assortiment de couleur, vous pourrez les combiner et faire toutes sortes d'écharpes, de gants, de sacs que vous serez heureuse de pouvoir changer fréquemment.

N'oubliez pas que vous pouvez faire des ceintures, des rubans de chapeau, des encolures, des poignets, et ainsi varier à l'infini l'aspect de vos robes. Ayez un peu d'imagination et vous serez, à peu de frais, charmantes et à la mode.

6 trucs ménagers

Ne jetez plus avec une moue dégoûtée les cendres du cigare au parfum malodorant. Elles redonnent tout son éclat au verre et effacent les traînées déplaisantes. Nettoyez vos verres une fois par semaine avec un peu d'eau chaude, dans laquelle vous aurez mis de la cendre de cigare. Rincez ensuite à l'eau froide.

•

Votre œuf s'est écrasé brutalement dans l'assiette. Vous l'avez cogné un peu trop fort, le jaune s'est étalé. Comment l'empêcher de couler ? Versez tout simplement un peu de lait dessus pour le mettre à l'abri de l'air. Votre jaune d'œuf conservera toutes ses propriétés et ne pourra plus se dessécher.

•

Il existe un moyen très simple de rendre savoureuse et tendre la viande dure : versez dessus du rhum, du cognac ou un autre alcool (selon la qualité de la viande, une cuillerée ou deux, voire même un verre). L'odeur de l'alcool disparait au bout d'une quinzaine de minutes, mais la viande sera devenue parfaite.

•

Une goutte de thé glisse sournoisement le long du bec de votre théière et vient tacher vos nappes. Enduisez le goulot d'huile ou d'un corps gras invisible. Vous pouvez procéder de la même façon pour les bouteilles de lait, vin, etc... Vous éviterez ainsi mille petits désagréments qui vous font perdre du temps.

•

Un moyen pratique et peu coûteux de nettoyer vos glaces, petites et grandes, avec le maximum de facilité : passez sur la glace un chiffon imbibé de vinaigre, puis faites briller avec un chiffon doux, que vous aurez saupoudré de bleu de lessive.

•

Catastrophe... Le succulent gâteau que vous vous êtes donné tant de peine à faire ne veut pas sortir du moule, au moment où vous le retirez du four. Un linge humide, placé sur le moule, forcera sa résistance. Il se détachera en quelques minutes, tout seul, ou après que vous lui aurez infligé deux ou trois secousses.

Conseils à mes nièces...

Nièce « Cérébrale »

L'obsession dont vous me parlez est malheureusement assez fréquente. Si tous les désirs étaient satisfaits, la vie serait trop belle.

Nièce « Epicurienne »

Non, vous n'avez pas le droit de vous dire : « Ah ! tant pis, la vie est courte. Le bonheur est un oiseau qui passe rarement à portée de la main. Attrape-le quand tu peux ». C'est dur de surmonter vos faiblesses, et parfois bien douloureux, mais la vie n'est-elle pas faite de perpétuels sacrifices ?

Nièce « Désespérée »

Je vous citerai le mot d'un grand médecin, qui me disait souvent en riant : « Il arrive que mes clients perdent la vie, mais l'espoir jamais. » C'est que, voyez-vous, ma chère amie, l'espoir nous aide à vivre. Sans lui, tout nous paraît vide et terne. Regardez donc l'avenir avec confiance, ne soyez pas convaincue d'avance qu'il ne vous réserve qu'amertumes et désillusions. Soyez forte et luttez. Vous surmonterez les difficultés actuelles et, de nouveau, le soleil luira pour vous un jour.

Nièce « Capitaliste »

Carnégie, le célèbre millionnaire américain, avait l'habitude de dire : « L'argent ne peut être apprécié que s'il aide à faire du bien ». Pourquoi êtes-vous tellement attachée à votre fortune ? Vous êtes vieille, me dites-vous, vous n'avez pas d'héritiers. Dès lors, que ne faites-vous un effort sur vous-même pour aider ceux qui sont dans la détresse ? Je connais de nombreuses familles dans le besoin. En vous penchant sur leurs problèmes, vous oublieriez bien vite votre solitude et votre angoisse actuelle. Ecrivez-moi de nouveau, voulez-vous ? Je voudrais tellement vous aider...

Nièce « Hésitante »

Si nous étions toujours sûres de nous-mêmes, tout ce que nous entreprendrions serait mené à bonne fin. Si tant d'échecs et de déceptions résultent souvent de nos actions, c'est simplement parce que nous ne *voulons* pas une chose avec assez de force. « Vouloir, c'est pouvoir », dit à juste titre un vieux dicton. Que ne l'appliquez-vous à votre vie ?

TANTE ANNE-MARIE

Lettre à ma cousine

Ma chère cousine,

Une vive discussion s'éleva l'autre jour dans un cercle d'hommes pour déterminer si ceux-ci préféraient la femme sportive à l'extrême, camarade et garçon, à la fille d'Eve remplie de féminité.



De mon coin, j'assistais à la joute oratoire sans vouloir mêler ma voix au débat qui faillit, je vous l'assure bien, dégénérer en véritable querelle.

Chacun son point de vue, ma cousine, n'est-il pas vrai ? Et si tous les goûts n'étaient pas dans la nature, il y aurait trop de laissées-pour-compte et trop de drames parmi les amateurs du même genre de beauté.

Pour ma part, je vous avouerai très sincèrement que, tout en ne méprisant pas le sport, je ne lui accorde qu'une toute petite place dans l'existence de nos compagnes et je considère, qu'exagéré, il enlève à celles-ci tout leur charme et tout le mystère dont l'enveloppe leur réserve habituelle. J'admets fort bien la natation, certains exercices d'assouplissement, des parties de tennis modérées, qui donnent aux mouvements de la grâce et une certaine aisance dans les gestes et les attitudes, mais j'abomine les sports violents dont certaines de nos contemporaines sont férues et dont elles font le but de leur existence. Vous les voyez déambuler dans les rues revêtues à notre image, puisqu'elles se sont même appropriées nos pantalons et nos chemises, et adoptant des allures garçonnières fort déplaisantes à mon gré.

Chacun son rôle, ma cousine, ne trouvez-vous pas ? Laissez donc aux hommes les choses qui leur sont propres et contentez-vous de rester pour nous ce pour quoi vous avez été créées : c'est-à-dire la parure étincelante de notre vie. A mesure que vous vous rapprochez de nous, vous ne réussissez qu'à nous éloigner de vous davantage. Si tel est votre but, continuez donc à bourrer vos mollets de muscles et à augmenter les biceps de vos bras qui devraient servir au seul usage de nous entourer le cou.

Combien il est doux d'être prisonnier de ceux-ci et de sentir l'étreinte caressante d'un épiderme délicat, plutôt que de subir le shake-hand brutal d'une championne de rugby !

Bien sincèrement vôtre
SERGE FORZANNES

L'ECRAN DE LA SEMAINE

(SUITE DE LA PAGE 3)

Cunningham

PREMIER LORD DE LA MER



CUNNINGHAM

Nul chef n'était plus désigné pour remplacer Sir Dudley Pound, dont l'état de santé est précaire, au commandement de toutes les escadres anglaises, que l'amiral Sir Andrew Cunningham. Comme on le sait, la marine britannique qui sillonne les sept mers est dirigée par le Premier Lord de la Mer (First Lord of the Sea). L'homme qui au cours de la bataille de la Méditerranée prononça ces mots qui passeront dans l'histoire : « Je suis en infériorité, donc j'attaque ». Sir Andrew Cunningham, saura continuer la stratégie navale de son prédécesseur qui préconisait l'offensive et répudiait l'esprit plutôt passif qui inspirait la stratégie navale britannique du début de cette guerre. Cela rappelle les paroles de Foch avant l'offensive de la Marne : « Mon centre est enfoncé, mon aile droite vacille, j'attaque partout ». Les grands chefs sont de cette trempe, et ils réussissent.

C'est avec des forces considérablement inférieures à celles de l'ennemi que Cunningham infligea des défaites retentissantes aux Italiens, à Matapan, à Tarente. Il est du reste curieux de noter que la Méditerranée a traditionnellement été le théâtre des grands succès de la flotte britannique et le terrain d'épreuve de ses grands amiraux, Nelson, Fischer, Dudley Pound et Cunningham y ont acquis la gloire.

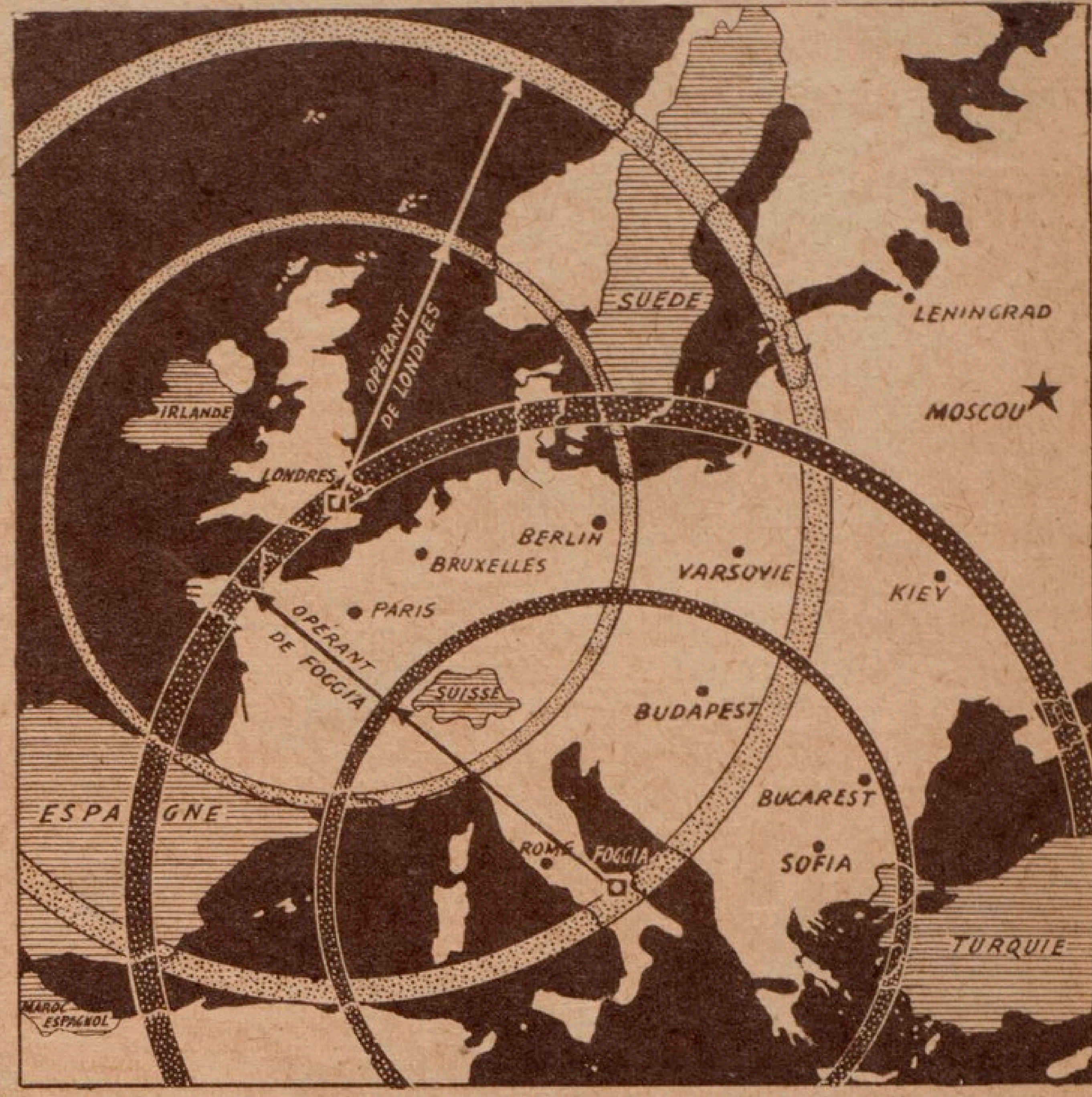
Agé de 60 ans, ayant des cheveux gris, mais possédant une belle prestance, l'amiral paraît être le même homme de mer qu'il a toujours été depuis 1898, quand il entra dans la Marine Royale. Il fit ses premières armes durant la guerre sud-africaine lorsqu'il débarqua avec les canons navals du croiseur « Doris ». Pendant la dernière guerre, ses destroyers bombardèrent les Turcs à Gallipoli et nettoyèrent les Dardanelles de ses mines. Mais son exploit le plus fameux eut lieu dans la mer Egée quand, après l'échec d'un débarquement britannique, il décida d'amener son destroyer, le « Scorpion », près du rivage en vue d'effectuer une reconnaissance. Le temps était très clair. Les canons du port étaient prêts à tirer. Comme le « Scorpion » entrait dans le port, il y eut un silence sinistre, puis, à une quarantaine de mètres, l'ennemi ouvrit un feu violent. Cunningham et ses hommes s'abritèrent derrière des docks et répliquèrent par un tir dévastateur qui réduisit les batteries adverses.



DUDLEY POUND

Comme son prédécesseur Sir Dudley Pound qui, à l'Amirauté, sut en trois mois préparer la flotte anglaise à la guerre, il accomplira tout ce qui sera nécessaire à la victoire complète des armes britanniques et alliées.

> En politique, une nuance vaut un coup de canon.
>
> Alfred de Musset



L'EUROPE A LA PORTÉE DE L'AVIATION ALLIÉE

L'un des plus importants événements de la guerre en Italie a été la prise de Foggia et des aérodromes qui l'entourent. Cette capture met à la disposition de l'aviation alliée basée en Grande-Bretagne et en Méditerranée le moyen d'atteindre l'Europe entière. Pas un seul centre allemand ne peut se prétendre hors de portée des bombes alliées. Le premier cercle, dont le centre est basé à Londres ou à Foggia, représente le rayon d'action des bombardiers moyens escortés de chasseurs. Le second montre le rayon d'action des bombardiers lourds.

La puissance

DU JAPON

Le 8 octobre 1942, c'est-à-dire il y a une année exactement, les forces américaines débarquèrent dans les îles Salomon. Le lendemain, au cours d'une conférence de presse tenue à Washington, le colonel Knox déclara que la « bataille du Pacifique venait de commencer ».

Il serait aussi vain de sous-estimer l'importance des progrès réalisés par les armées alliées dans ce secteur du front extrême-oriental au cours de ces douze mois que de leur attribuer une valeur décisive dans le conflit. Ces combats épuisants dans la jungle des îles du Pacifique, livrés dans des conditions difficiles, n'ont eu d'autre but que d'assurer aux Nations Unies des bases navales et surtout aériennes aussi proches que possible de l'archipel japonais. Quant à l'offensive qui doit tôt ou tard réduire à merci l'Empire du Soleil Levant, les experts s'accordent pour dire qu'elle doit partir du continent asiatique.

Le Japon, d'ailleurs, est loin d'être affaibli. Il possède encore des ressources militaires et économiques immenses. Son armée terrestre est encore intacte après deux années de guerre. Dans tous les théâtres de guerre, si l'on excepte la Chine, 5 ou 6 divisions japonaises sont en contact permanent avec les troupes alliées.

Bien qu'elle eût été malmenée en maintes occasions, la puissance aérienne du Japon reste un facteur important dans le conflit. Ce pays commença la guerre avec quelque 6.000 avions de première ligne. Il en a perdu 2.500 environ depuis décembre 1941. Si l'on tient compte de la production aéronautique japonaise, qui s'élève à un millier d'appareils par mois, on découvre que le Japon dispose toujours de quelque 6.000 avions de première ligne.

Seule la flotte du Mikado a été durement touchée. Les Alliés ont proclamé avoir coulé jusqu'aujourd'hui 182 navires de guerre japonais. On estime dans les milieux navals que 10 croiseurs et 36 destroyers ont pu être construits par le Japon depuis Pearl Harbour. Comment fera le Japon pour remplacer ses autres unités alors que la flotte alliée croît en puissance chaque jour ?

Le Japon jouit cependant d'un énorme avantage : il possède des centaines de bases navales et aériennes. Dans la guerre du Pacifique, ces bases sont aussi importantes que le nombre des navires ou des avions en présence.

La guerre du Pacifique est une guerre statique, une guerre d'usure. La décision sera relativement lente à venir, à moins que des opérations terrestres ne soient entreprises contre le Japon en Birmanie et en Chine.

● Selon une statistique officielle récemment publiée, une maison sur cinq a été détruite ou endommagée en Grande-Bretagne depuis 1939 par l'effet des raids aériens. Les morts parmi la population civile s'élevaient à 47.715 et les blessés à 55.762 à fin mars 1943.

● Personne en Grande-Bretagne ne peut réaliser des bénéfices excessifs. Les bénéfices exceptionnels sont soumis à une taxe de 100 pour 100 (avec la promesse qu'une partie de ces bénéfices sera retournée après la guerre). Le taux de l'impôt sur le revenu, qui est de 50 pour cent, s'élève graduellement jusqu'à atteindre les 97 % pour les revenus dépassant 20.000 livres par an. Un homme marié dont le revenu est de 800 livres doit payer 261 livres à titre d'impôt. Sur un revenu de 5.000 livres, il doit verser au Trésor 2.807 livres.

Harriman

AMBASSADEUR AU KREMLIN



William Averell Harriman que le « président Roosevelt vient de désigner à la charge d'ambassadeur en U.R.S.S., et qui succède à l'amiral William A. Standley, est l'un des amis les plus sincères du peuple russe.

Le nouvel ambassadeur a déjà rencontré Staline deux fois, au cours de ces dernières années. De plus, il a établi un record en traversant seize fois l'Atlantique pour assister à toutes les réunions Roosevelt-Churchill.

M. Harriman apporte à l'ambassade américaine à Moscou son expérience étendue en matière de Prêt et de Bail. Depuis 1941, il était administrateur du « Lease and Lend Bill » à Londres, et s'est occupé d'une façon extensive du mécanisme de l'envoi de fournitures américaines à l'Union Soviétique.

Le nouvel ambassadeur se trouve en ce moment à Washington où il participe aux travaux préparatoires concernant la réunion prévue entre les ministres des Affaires Etrangères américain, britannique et soviétique.

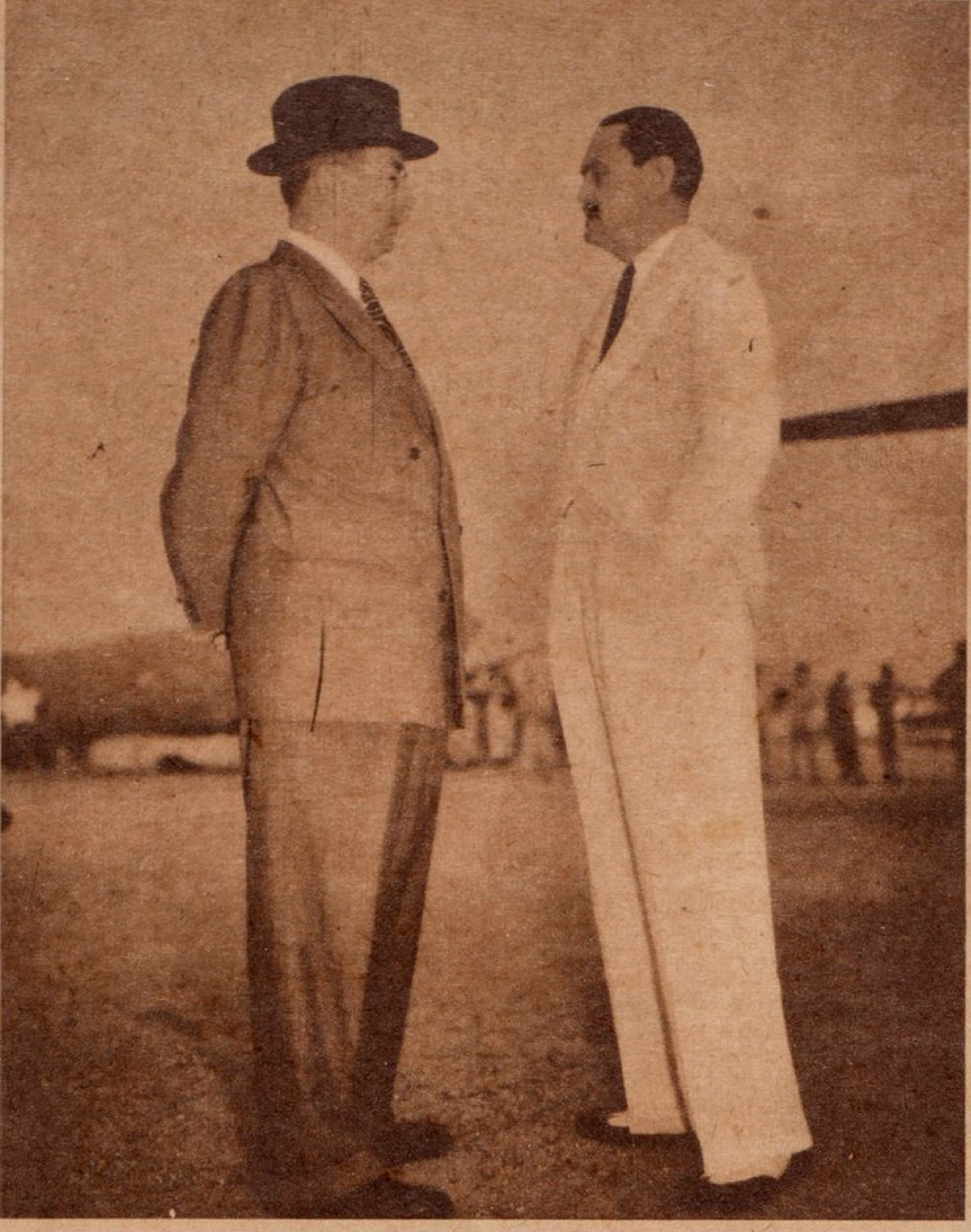
Au cours de l'été 1942, lorsque M. Churchill se trouvait à Moscou pour conférer avec M. Staline, M. Harriman représentait les Etats-Unis à cette conférence. En septembre de la même année, s'adressant aux assistants d'une cérémonie en faveur des secours russes, à New-York, il demanda au peuple américain de fournir une aide militaire ininterrompue aux Russes.

M. Harriman naquit le 15 novembre 1891. Son père était un des plus grands constructeurs de voies ferrées. M. Harriman devint le président du Conseil d'Administration de l'Union Pacific, l'une des principales voies ferrées américaines, président du Comité Exécutif de l'Illinois Central Road, et administrateur de plusieurs grandes entreprises des Etats-Unis.

Jeune homme, il s'amusa à travailler dans les ateliers des chemins de fer, comme mécanicien et chauffeur de locomotive.

Le nouveau représentant du gouvernement américain en Russie occupe ses loisirs à cultiver la terre et à jouer au polo.

Marié deux fois, il est père de deux enfants.



M. DONALD NELSON AU CAIRE

Chef de la production américaine de guerre, M. Donald Nelson vient d'arriver au Caire d'où il compte effectuer une tournée d'inspection dans le Moyen-Orient. Il examinera sur place le résultat des efforts accomplis dans le domaine de la production. Le voici à son arrivée en conversation avec M. A. Kirk, ministre des Etats-Unis en Egypte.

Chypre

A L'ORDRE DU JOUR

La fameuse île de Chypre qui compte une population de 380.000 habitants occupe aujourd'hui une importante position stratégique en Méditerranée orientale. On peut la considérer aujourd'hui comme un tremplin vers les positions allemandes du Dodécanèse.

Depuis le début de la guerre, le rôle de Chypre a été tantôt défensif, tantôt offensif. L'on ne sait peut-être pas généralement que, jusqu'à l'effondrement de la France, elle avait eu en partie une garnison française venue de Syrie, dont le rôle devait être d'attaquer les îles italiennes du Dodécanèse. Par la suite, avec la chute de la Crète et l'avance de Rommel, Chypre connut des jours critiques ; mais bien que les opérations navales et aériennes pussent être mieux effectuées à partir d'Alexandrie ou de Malte, le général Wawell avait pris la sage décision d'y envoyer des renforts substantiels en prélevant sur ses effectifs alors insuffisants.

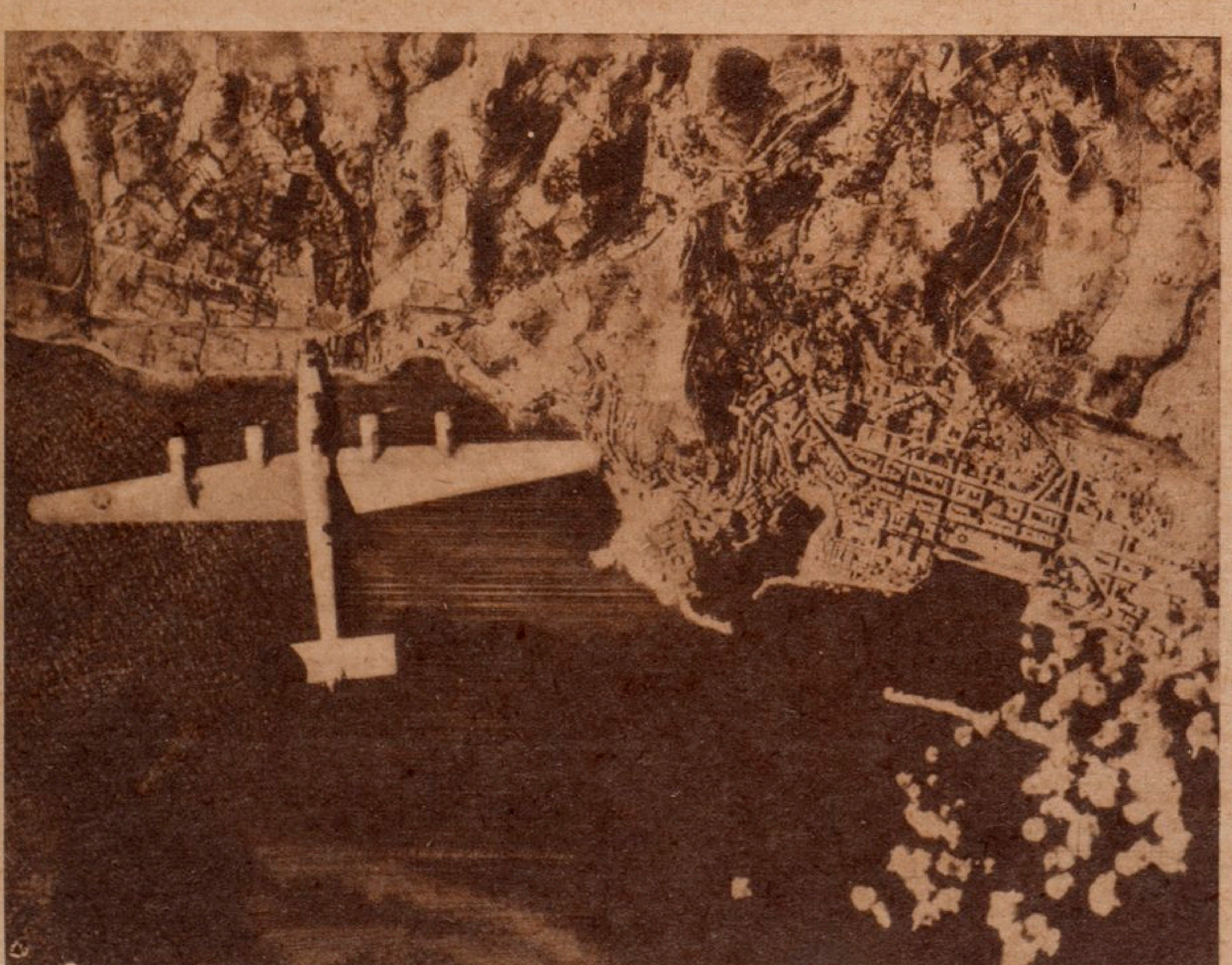
Cela fut fait à un tel degré que les Allemands n'osèrent pas essayer de capturer ce qu'ils considéraient avec les Italiens comme une forte base, dont les possibilités ne sont diminuées que par la base nazie de la Crète, mais qui a une Turquie amicale à son flanc. Il est maintenant évident que des préparatifs avaient été faits dans des buts offensifs, particulièrement dans le domaine aérien. Un coup d'œil sur la carte montre quels objectifs peuvent être attaqués de la manière la plus utile à partir de Chypre. Rhodes, située à 450 kilomètres de distance, est manifestement le premier objectif de cette zone. Non loin de Rhodes, il y a Léros que les Alliés ont occupé récemment et dont le port abrité entre de hautes collines avait été transformé par les Italiens en une des plus puissantes bases de l'Axe dans le Dodécanèse. Plus loin, les autres objectifs sont les ports de la mer Noire, Varna en Bulgarie et Constanza en Roumanie, pour ne pas parler des puits de pétrole de ce dernier pays.

Ces objectifs sont situés entre 900 et 1.300 kilomètres des territoires alliés les plus proches.

Par ailleurs, si les Alliés décident d'entreprendre une offensive dans la mer Egée, il se peut que les Dardanelles soient ouvertes à la flotte anglaise. Le passage des navires marchands jusqu'à ce jour n'a pas connu de restrictions, tandis que les navires de guerre ne seraient autorisés à passer que s'ils se portaient au secours d'un Etat victime d'une agression.

Il convient de rappeler enfin que le cap Saint-Andréas à Chypre est seulement à 80 kilomètres de l'Asie Mineure.

● Le fameux institut Gallup se livra récemment à un referendum populaire en Grande-Bretagne et aux Etats-Unis. On demanda aux habitants des deux pays s'ils favorisaient, après la guerre, l'institution d'une police internationale qui aurait pour mission de sauvegarder la paix du monde. En Grande-Bretagne, 74 % répondirent par l'affirmative, 10 % par la négative, 16 % restèrent indécis. Aux Etats-Unis, 74 % répondirent également « oui », 14 % « non » et 12 % furent sans opinion.



LA CORSE est libérée

La libération de la Corse s'est terminée vingt jours seulement après le soulèvement des patriotes et le premier débarquement des troupes françaises. Un nombreux butin fut pris à l'ennemi. L'aviation alliée a grandement collaboré à la destruction des nazis qui essayaient d'évacuer l'île. Voici un JU-52 de transport endommagé durant un raid sur Bastia.

DELASSONS-NOUS...

METAGRAMME ANAGRAMMIQUE

Chercher des mots signifiant :

Qui vient mal à propos — Garantit par précaution — Changeai de poste avec quelqu'un — Immergeais — Non entiers — Qui font le commerce de certain aliment — Mis fin à un accord.

Ces mots sont tels, que chacun d'eux est composé des mêmes lettres que le précédent, à l'exception d'une seule lettre, qui diffère. (L'ordre des lettres variant chaque fois.)

PHRASES LOGOGRIPHIQUES

Cet homme — les nouvelles les plus inexactes.

Malgré son rang il ne paraît que rarement dans les solennités, il a horreur du —

Dans chacune de ces phrases remplacer le tiret par un mot complétant le sens. Le deuxième mot sera composé exactement des mêmes lettres que le premier, plus une lettre.

DE QUI SONT CES MOTS HISTORIQUES ?

1. — A cœur vaillant, rien d'impossible.
2. — Frappe, mais écoute.
3. — La mobilisation n'est pas la guerre.
4. — Viens les prendre.
5. — Catilina est aux portes de Rome.

L'ORIGINE DES TABLES FLEURIES

Il semble que la mode de fleurir les tables — qui ne date pas d'hier — ait été, à l'origine, une sorte de stimulant de l'appétit et de la bonne humeur.

Déjà les Scythes, assemblés autour de leurs feux, y jetaient des fruits et des graines dont le parfum les grisait. Les Grecs et les Romains, persuadés que l'odeur des fleurs les gardait de l'ivresse et les incitait à se conduire en brillants convives, en jonchaient leurs tables ou les portaient en colliers. Les feuilles de roses et de menthe sauvage cousues sur de l'écorce de tilleul avaient leur faveur. Et, croyant que l'odeur des plantes avait le pouvoir d'ouvrir les pores, de donner au vin le moyen d'évacuer ses fumées et de repousser les vapeurs montant au cerveau, ils s'aspergeaient d'infusions de verveine et se parfumaient, de plus, d'essences de nard, de safran ou de balanus que fournissait le maître de maison.

Les rudes Gaulois eux-mêmes ornaient leurs salles de festin, de laurier, de lierre et de pampres. La mode a subsisté tout en se modifiant. Le stimulant de l'appétit est devenu celui de la gaieté, le luxe a pris la place des vertus curatives et les colliers et infusions ont été remplacés par des « boutonnières » et des bouquets de corsage.

NOS JEUX

MADAME MUCHE EST MORTE

Voilà un jeu calme et tranquille qui cependant vous fera bien rire.

Les joueurs sont assis en un cercle et font des têtes sinistres. L'un d'eux dit alors d'une voix grave et lente : Mme Muche est morte. L'air triste de tous les joueurs doit à cette annonce s'accentuer encore. Un des joueurs demande alors : de quoi Mme Muche est-elle morte ? Le joueur placé à la droite de celui qui vient de poser cette question doit alors se pencher vers lui et lui murmurer à l'oreille la raison de cette mort (aussi imprévue et cocasse que possible), exemple : parce qu'elle s'est mordue l'œil droit en patins à roulettes. Le joueur ainsi renseigné doit garder son air triste et répéter à son tour cette déclaration à l'oreille de son voisin et chacun des joueurs doit ainsi transmettre cette réponse à son voisin. Si un seul des joueurs a le malheur de rire ou de sourire alors qu'on parle de choses aussi graves, il est hors de jeu et celui qui vient de provoquer ce rire en lui parlant à l'oreille doit conserver son visage lugubre et répéter tout haut aux autres ce qu'il vient de lui dire en leur recommandant la plus grande dignité, exemple : soyez tristes, mes frères ; il ose rire parce que je lui ai dit que Mme Muche est morte de s'être mordue l'oreille droite en patins à roulettes.

Généralement, bien avant ce moment-là, tous les joueurs rient à tel point qu'ils sont tous mis hors de jeu.

RIONS

Le maître. — Pouvez-vous me citer une date classique ?

L'élève. — Le 1er octobre.

Le maître. — Qu'est-ce que cette date a de classique ?

L'élève. — Pardi, c'est la rentrée des classes.

●

— Qu'est-ce qui t'a semblé le plus dur, quand tu as appris à conduire une auto ?

— Les arbres !

●

— Quand une personne parle toute seule en scène, comment cela s'appelle-t-il ?

— Un monologue.

— Et quand deux personnes conversent ?

— Un dialogue.

— Et quand elles sont quatre ?

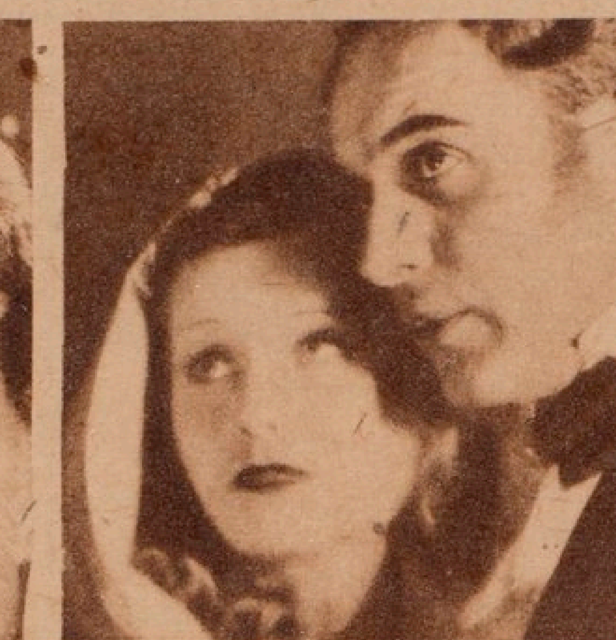
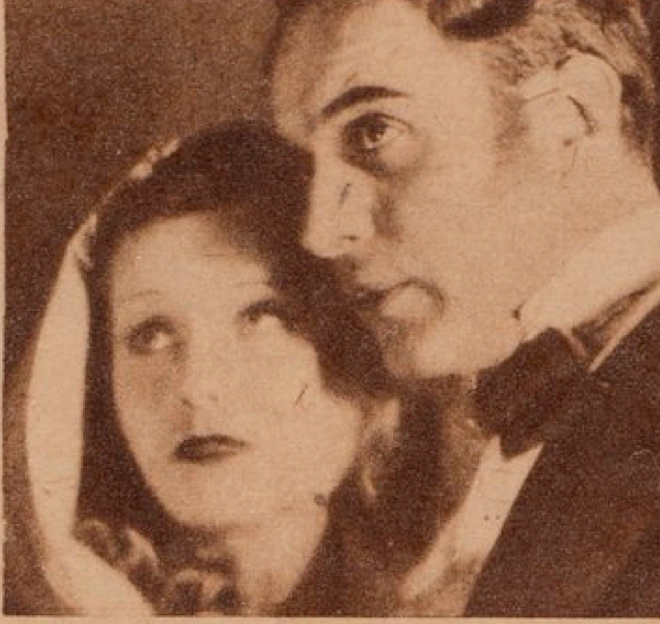
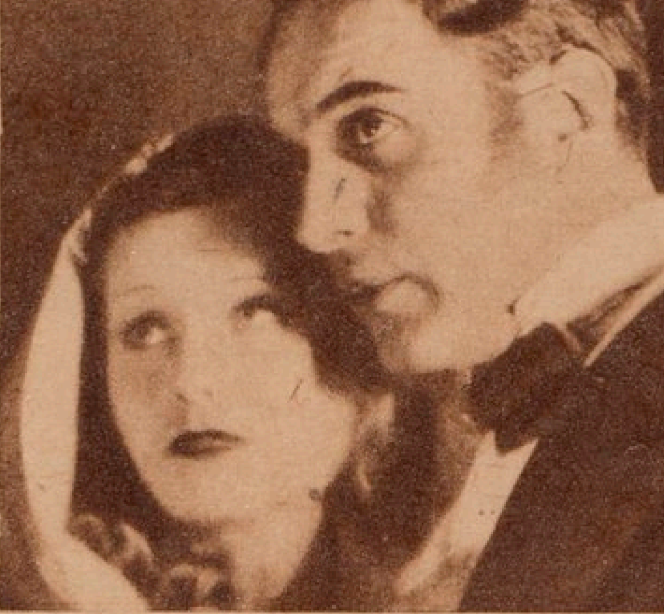
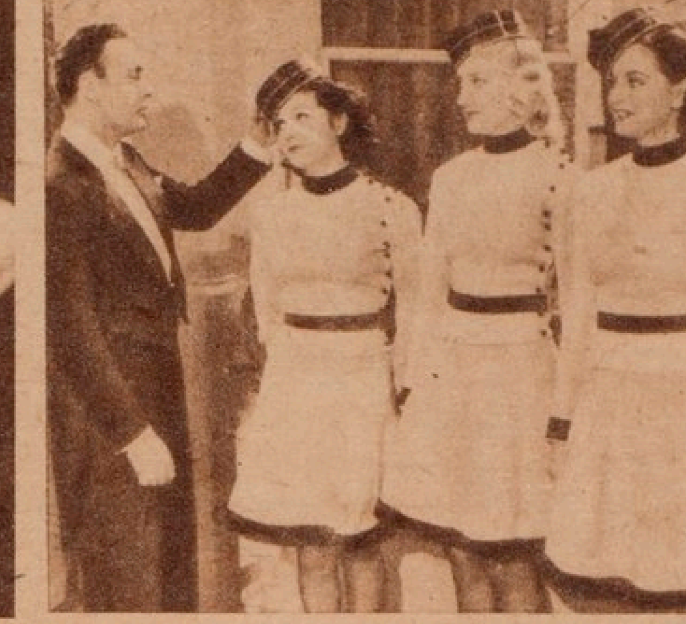
— Heu... Un catalogue.

Le langage des fleurs

CLEMATITE : vous avez de si belles pensées.
TREFLE (à quatre feuilles) : je vous veux pour moi seul.
TREFLE (feuilles blanches) : pensez à moi.
TUSSILAGE : vous ne serez pas déçue.
BLEUET : je veux votre bonheur.
CROCUS : ne soyez pas cruelle.
CARDAMINE : je suis impatient de vous voir.
CYCLAMEN : je crois que vous êtes dangereuse.
NARCISSE : vous m'intéressez beaucoup.
DAHLIA : vous avez un goût excellent.
MARGUERITE DES CHAMPS : je pense à vous.
MARGUERITE ROUGE : vous ne pensez pas à moi.
PISSENLIT : grossièreté.
SUREAU : j'espère que vous êtes jaloux.
GARINE DE SUREAU : je suis zélé.
FEUILLES D'ORME : vous êtes plein de dignité.
PRIMEROSE : chaque soir ma dernière pensée est pour vous.
FENOUIL : vous méritez bien des louanges.
FEUILLES DE FOUGERE : pensées sincères.
MYOSOTIS : ne m'oubliez pas.
CAMPANULE : pensées peu sincères.
FUCHSIA : vous avez d'excellentes idées.
GERANIUM (écarlate) : il est temps que nous prenions une décision.
GLAIEUL : vous m'intéressez beaucoup.
CLOCHETTE : je me soumettrai à votre décision.
AUBEPINE : je vis d'espoir.
FEUILLE DE NOISETTE : je suis prêt à tout arranger.
BRUYERE : je voudrais vous mieux connaître.
HOUX : vous êtes prévoyant.
ROSE TREMIERE : mécontentement.
CHEVREFEUILLE : vous êtes de nature très douce.
HORTENSIA : vous êtes froide.

(LES SOLUTIONS EN PAGE 12)



PHOTOS-DEVINETTES

1. — Ce procureur général au regard sévère qui interroge Françoise Rosay n'est autre que Charles Boyer dans... 2. — Charles Boyer regarde avec tendresse Danielle Parola qui téléphone dans... 3. — Charles Boyer avec Lillian Harvey dans une opérette célèbre intitulée... 4. — Charles Boyer enfin dans le rôle d'un maître d'hôtel qu'il interpréta aux côtés de Jean Arthur...

IMAGES — Hebdomadaire paraissant le Dimanche. — Publié par la Maison d'Edition AL HILAL. E. & C. Zaidan, Directeurs-Propriétaires. — Adresse : Poste Centrale - Le Caire. Bureaux : Au Caire : Immeuble Al Hilal, Rue El Amir Kadadar. Téléphone : 46064 (5 lignes). Alexandrie : 42, Rue Nébi Daniel. Tél. : 27412. — Abonnements : Egypte et Soudan : P.T. 150 — Pays faisant partie de l'Union Postale Universelle : P.T. 175 (£ 1/16/-) — Autres pays : P.T. 200 (£ 2/1/-)